

LETTRÉ
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

**A l'heure de l'histoire
des hommes**

**Lorsque le cœur d'une Eglise
est loin des pauvres,
elle s'asphyxie**

**Des hommes et des femmes
comme tous les autres...
et ils "font les enterrements"**

**Une femme dans l'Eglise :
Annie Jaubert**

**Et maintenant,
ça fourmille...**

Les "autres Espagnols"

**L'aventure de
la Mission de France :
un livre du Père Augros**

**Frère et sœur, croyant ou incroyant, tâche de découvrir en toi,
au plus profond de toi-même,
la source mystérieuse qui donne sens à ta vie.
Elle t'attend, elle te cherche. Accueille et perçois son murmure.
Accepte de l'entendre et de l'écouter ;
elle peut devenir en toi
le jaillissement silencieux de l'Amour qui éclaire
et féconde les profondeurs de ton être.**

Annie Jaubert.

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

N'aie donc pas peur de vivre

N'aie donc pas peur de vivre, Dieu a déjà sauté le mur,
le premier, il a jeté le pavé de la liberté dans les vitrines du futur.

N'aie donc pas peur de vivre.

Désormais le premier homme, c'est Dieu lui-même en personne.

N'aie donc pas peur de vivre.

N'aie donc pas peur de vivre, Dieu a déjà passé la nuit,
le premier, il a guetté les doigts blanchis d'une clarté,
quand le tunnel sort de son puits.

N'aie donc pas peur de vivre.

Désormais le premier homme c'est Dieu lui-même en personne.

N'aie donc pas peur de vivre.

N'aie donc pas peur de vivre, Dieu a déjà franchi la mort,
le premier, il a chanté la tombe enceinte de son corps.

N'aie donc pas peur de vivre.

Désormais le premier homme, c'est Dieu lui-même en personne.

N'aie donc pas peur de vivre.

N'aie donc pas peur de vivre.

Dieu a déjà tué la peur.

Voici venue la saison où les portes des prisons s'ouvrent au matin comme des fleurs.

N'aie donc pas peur de vivre.

Désormais, le premier homme, c'est Dieu lui-même en personne.

N'aie donc pas peur de vivre.

des hommes

Le Concile Vatican II a cherché à ne pas se dérober aux débats fondamentaux du temps. La « Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps » exprime comment, pour être fidèle à l'Esprit, l'Eglise a tenté de se mettre à l'écoute des grandes mutations qui se répercutent dans tous les domaines, social, économique, philosophique, moral et finalement religieux.

Une sous-commission fût créée qui a multiplié les contacts pour saisir ce qui préoccupait alors « les cœurs des hommes dans toutes les régions du monde ». Le nom donné à ce groupe est significatif : sous commission Signes des temps. L'expression était déjà employée par Jean XXIII, voulant indiquer que faits, situations et événements de l'histoire nous rencontrent comme des appels à une nouvelle recherche, une nouvelle compréhension et une nouvelle action, à de nouvelles réponses.

Il s'est passé beaucoup d'événements en toutes sortes de domaines, dans le monde entier, depuis le Concile. Aussi, avant de se retrouver dans une Rencontre nationale fin août 1980, les membres de la Mission de France tiennent à porter leurs « Regards sur le temps que nous vivons ».

Dans les pages qui suivent, nous présentons ces regards. Ils constituent la première partie d'un assez long Rapport de situation adressé à chacun des participants de cette rencontre. L'intention est surtout de rendre présent un certain nombre de réalités actuelles qu'il semble désormais impossible de ne pas voir.

Il ne s'agit pas d'une étude exhaustive ni d'une analyse de ces situations, car évidemment plusieurs lectures sont possibles. Mais comment la Mission de France pourrait-elle discerner ce à quoi elle est appelée, aujourd'hui, si n'étaient pas évoquées quelques données majeures de notre monde et de ses questions ? Cette première partie signale aussi quelles réalités nouvelles s'ébauchent dans l'Eglise à travers le monde, car là aussi, nous cherchons à être attentifs au travail de l'Esprit.

« *L'histoire ne pardonne jamais à un homme, à un parti ou à une Eglise d'être en retard d'une mutation* ». Ce constat de R. Garaudy rejoint l'invitation de Jean XXIII à lire « *les signes des temps* ». Le service de l'évangile nous demande d'être à l'heure de l'histoire des hommes.

Il est bien prétentieux de vouloir « à chaud » décrypter les mutations en

cours. Nous ne possédons ni tous les éléments disponibles ni le recul nécessaire. Sans doute, dans dix ans, les historiens pourront-ils les analyser plus clairement. Pour nous c'est aujourd'hui, au cœur de l'actualité, qu'il nous faut discerner ce qui est en gestation, au moins ce qui est en question. Les lignes qui suivent veulent simplement remettre en mémoire quelques données essentielles de notre temps.

Les mutations démographiques dans les vingt prochaines années

Le doublement de la population mondiale était de 88 ans en 1950, il est maintenant de 35 ans. De 4 milliards d'habitants en 1975 la Terre passera à 6 milliards en l'an 2000.

L'important n'est pas tant dans ce chiffre global que dans l'évolution pays par pays, continent par continent. Qu'on jette un coup d'œil vers les vingt pays les plus peuplés en 1970 et en 2000 et l'on pourra mesurer les bouleversements en cours, en Asie particulièrement. La part de la population des pays les plus riches dans la population mondiale ne va cesser de baisser et inversement celle des pays les plus pauvres ne cesse d'augmenter. Nous assistons à une redistribution démographique fondamentale dont on ne peut se cacher ni l'ampleur ni les

conséquences. En l'an 2000, 70 % de la population du Tiers Monde sera concentrée dans huit pays seulement : Chine, Inde, Indonésie, Brésil, Pakistan, Bangladesh, Nigéria, Mexique, totalisant à eux seuls 3 milliards 200 millions d'habitants, plus de la moitié du monde.

Une telle mutation démographique associée à une si profonde disparité de revenu par tête risque bien d'être une source de multiples tensions dues notamment :

- à l'afflux explosif des jeunes dans les pays en voie de développement et au vieillissement grandissant des pays développés,
- aux flux des migrations engendrées

par les différences des niveaux de vie et par les révolutions probables dans certains P.V.D. (pays en voie de développement) (la loi Bonnet est symptomatique d'un problème infiniment plus vaste),

- aux conflits résultant de la grande différence des richesses par tête entre pays et au sein des pays, puisque ce sont les plus deshérités qui se reproduiront le plus vite.

Ainsi ces dix années à venir ont toutes les chances d'être des années de mutations difficiles, de crises, de soubresauts, voire de révolutions tant dans les P.V.D. que dans les pays développés. Qu'il suffise d'évoquer : les problèmes de population, les problèmes alimentaires et

énergétiques, l'accès aux matières premières, le réveil et l'affirmation de cultures et de civilisations non-occidentales tel l'Islam, l'évolution politique des non-alignés ... sans compter les affrontements entre blocs (U.S.A., U.R.S.S., Chine) pour maintenir leurs zones d'influence.

Sans doute est-ce sur cette toile de fond qu'il faut saisir ce qui se passe aujourd'hui, non pour faire passer un frisson d'apocalypse ou verser dans le pessimisme, mais pour comprendre ce qu'indiquent les prochaines années : la gestation difficile et violente d'une nouvelle ère mondiale où rien ne sera plus comme avant, impliquant pour les pays développés de profonds changements structurels et mentaux, en particulier dans leur rapport avec les P.V.D.

Des clivages de plus en plus accentués entre les différents pays du Tiers-Monde

Il est impossible de vouloir en quelques lignes faire le point sur le Tiers Monde aujourd'hui. D'ailleurs peut-on même parler du Tiers Monde ? N'y a-t-il pas, de fait, plusieurs Tiers Mondes dont la crise pétrolière a, entre autres, révélé les contradictions ? Seule, une analyse région par région pourrait rendre compte de la réalité actuelle et de la diversité des

évolutions probables. On peut cependant souligner quelques points fondamentaux :

- Des zones de pauvreté qui, loin de régresser, s'accroissent de décade en décade et même se radicalisent.

Selon les évaluations de la Banque mondiale, les « damnés de la Terre »

seront en l'an 2000 entre 600 et 800 millions : population dans le dénuement le plus absolu, à la limite tout à fait extrême de la survie. Le rapport « Inter-futur » de l'O.C.D.E. a localisé les principales zones où sont accumulés un analphabétisme plus ou moins généralisé, une faible espérance de vie, une mortalité infantile élevée, une absence de moyens de subsistance : Bangladesh, Inde, Indonésie, Pakistan, ainsi qu'une grande partie de l'Afrique noire.

Certes, à l'autre bout, une trentaine de pays aux systèmes politiques variés — représentant environ 1 milliard 400 millions d'habitants — connaissent une certaine ascension industrielle : Corée du Sud, Brésil, Mexique, Argentine, Algérie, Venezuela ..., etc.

Mais trop souvent, — le « miracle brésilien » est tout à fait typique de ce phénomène — ces croissances n'ont profité qu'à une infime minorité qui, elle, s'est enrichie. En Asie, le même phénomène s'est produit comme en témoignait le Cardinal Kim, évêque de Corée du Sud, en novembre 1977 :

« Dans tous les pays d'Asie qui ont choisi le modèle capitaliste de développement, le style de développement économique semble avoir eu pour résultat, et peut-être même pour principe, d'approfondir le fossé entre deux catégories de gens. La première est faite d'une majorité de gens qui sont économiquement pauvres, politiquement des objets, socia-

lement des instruments. Le style de développement qui a été choisi a pour résultat, et peut-être même pour principe, de renforcer l'appauvrissement relatif, l'assujettissement et la dépendance des masses paysannes et ouvrières par rapport aux "élites" socio-économiques, techniques, militaires et politiques qui constituent le secteur "avancé" de ces pays. »

● L'ère coloniale est terminée, mais l'effet de domination économique et culturelle des pays capitalistes est de plus en plus puissant.

On assiste depuis quelques années à un formidable retournement géopolitique. Autour des années 60, les pays industrialisés bénéficiaient de deux avantages considérables : le faible coût de l'énergie et de la plupart des matières premières, la rareté du savoir-faire technologique. Aujourd'hui, l'énergie est de plus en plus chère et les transferts de technologie s'opèrent allègrement dans le monde.

Il est vrai que dans un certain nombre de domaines, la conscience d'une interdépendance mondiale se fera de plus en plus pressante. Pour le présent, nous n'en sommes pas encore là. Le délégué de la Tanzanie à la 5^e CNUCED à Manille, en mai dernier, résume bien la situation et les droits de beaucoup : « les pays pauvres n'ont que deux droits : celui de vendre bon marché et d'acheter au prix fort ». La base des transactions

reste bien « *P'échange inégal* » imposé par les pays capitalistes dont l'attitude intransigeante à Manille rejoint celle des pays socialistes à économie d'Etat, dans une redoutable coalition Est-Ouest.

Une arme risque de prendre de plus en plus d'importance : l'arme alimentaire. Le déficit d'aliments de base disponibles ne cesse d'augmenter et la situation est telle que récemment le directeur général de la FAO était, à Rome, obligé de convenir : « *A vrai dire, elle est effrayante* ». Certes les conditions climatiques et surtout démographiques y sont pour quelque chose. Mais on voit nombre de pays sous-développés continuer à détourner leur main-d'œuvre d'une production alimentaire pour eux-mêmes, afin de cultiver des produits de luxe destinés à l'exportation, sans la moindre garantie que la nourriture qu'ils devront importer leur sera vendue à prix acceptable ! ...

Quant à la domination culturelle, elle n'est pas moins grande et s'exerce par de multiples canaux :

- les multinationales, à travers leur pouvoir économique, diffusent et imposent partout dans le monde un modèle standard de culture et de civilisation ;

- qu'on pense seulement à ce fait que l'information mondiale est aux mains de cinq agences (Associated Press — United press — Reuter — Tass — et AFP). Ce qui faisait dire au délégué tunisien à l'UNESCO : « *Près de 80 % des informations qui circulent dans le monde*

émanent des agences transnationales qui ne consacrent seulement que 20 à 30 % de leurs informations aux pays en voie de développement, qui pourtant constituent les 3/4 de l'humanité » ;

- ne parlons ni des films, ni des programmes de télévision made in Japan ou USA, ni des satellites qui les diffusent 24 h sur 24.

Monsieur Z. Brzezinski, qui sait de quoi il parle, pouvait en 1971 affirmer : « *A l'heure actuelle, la société américaine est celle qui exerce la plus grande influence sur toutes les autres sociétés et qui les pousse à modifier, de façon profonde et cumulative, leur aspect et leurs mœurs* ».

- Une mutation semble bien en cours qu'on pourrait appeler « *le nouveau radicalisme des plus faibles* ».

L'expression est de Régis Debray. Il résumait ainsi ce qu'il a perçu à la dernière conférence des non-alignés à La Havane.

Ce radicalisme se greffe sur un constat : l'épuisement flagrant des procédures de conciliations internationales, tant politiques qu'économiques. « *L'expérience des dernières années a réduit à peu de chose l'espoir d'obtenir des solutions négociées pour les problèmes majeurs du Tiers Monde ... les CNUCED successives, les « dialogues Nord-Sud » et autre « conférences de Paris » ont perdu leur crédibilité. Tout le monde à*

présent est conscient que le nouvel ordre économique international ne peut pas sortir d'on ne sait quelle nuit du 4 août planétaire, où l'on verrait les pays les plus riches réduire, sur un bel élan lyrique, leur part de gâteau mondial. Ici, comme ailleurs, rien ne sera octroyé, tout sera arraché. »

Ainsi, face au durcissement des positions des pays industrialisés, se produit un durcissement de la position des non-alignés.

« Le désenchantement des riches les pousse à droite ; celui des pauvres à gauche. Crispation défensive ici, audace offensive là. Ces deux dynamiques de sens contraire — conservatrice au Nord, révolutionnaire au Sud — dessinent une logique de l'affrontement ... Entre le

” centre ” et la ” périphérie ”, entre la minorité nantie et la majorité démunie, la procédure de divorce atteint à présent son point de non retour ... L'heure de la conciliation est passée ... Des actes, plus de discours ! ... »

Regard pessimiste qui souligne l'exaspération montante de l'immense majorité des non-alignés. Pour sa part, malgré tant de lenteurs et d'échecs, V. Cosmao pense cependant qu'il faudra, de gré ou de force, en passer par des solutions volontaristes et négociées. Cette restructuration de la vie internationale passe sans doute par le développement d'une solidarité Sud-Sud, mais aussi par la transformation de nos structures mentales et de notre volonté politique, ici même, en occident.

Les pays occidentaux en crise

Puissants et fragiles, à la fois concurrents et solidaires, ces pays se sont lancés dans quatre grandes aventures technologiques :

- * celle de l'électronique (télématique et automatisation) avec toutes les répercussions sociales qui en découlent ;
- * celle de la biologie avec ses effets tant sur la santé que sur l'agriculture et l'industrie ;

* celle de la production d'énergie nucléaire et de la recherche de différentes sources d'énergie ;

* celle enfin de l'utilisation des océans et de l'espace.

De multiples symptômes de crise

A quelques variantes près on retrouve ces symptômes dans la plupart des pays

occidentaux. Evoquons-les simplement avant de saisir les mises en cause qu'ils impliquent.

a) Le plus évident est le chômage. Comme une marée montante, le nombre des chômeurs grossit inéluctablement. On nous en prédit en France 2.500.000 en 1985. Voilà des millions d'hommes atteints dans leur dignité, obligés de renoncer à tous projets, même les plus élémentaires, condamnés à une usante inactivité et en souffrant, dévalorisés à leurs propres yeux, et souvent enfermés dans un terrible isolement. Quel gâchis économique ! Quel gâchis humain ! Quelle destructuration de toute une société ! Des potentialités énormes, des valeurs fondamentales, tout un tissu social s'en trouvent atteints et dégradés. Le silence dans lequel les immigrés sont mis à la porte, le développement de l'individualisme et du chacun pour soi sont symptomatiques de telles détériorations ...

b) Les jeunes, dont la moitié bientôt ne trouveront pas de travail, nous signifient de multiples façons que notre modèle de société ne tourne pas rond. Pourquoi s'intéresseraient-ils à une école-parking qui délaisse de plus en plus son rôle social d'éducation et de production de la connaissance pour ne garder que sa logique interne : la sélection. Il suffit d'une note, d'un devoir raté, pour se retrouver en filière courte. Résignation déshabillée des uns, « *bof* » dérisoire et

amer des autres, ou encore drogue et violence ... Que peut représenter pour eux — comme pour nous — une société qui n'a aucun avenir à offrir à sa jeunesse ? Et pourtant, en elle bat une utopie de fraternité et de fête, un désir d'autres relations sociales, qu'il nous faut entendre.

c) Et que dire de la montée de la violence ! Violences des attentats, des suicides, des destructions pour rien, pour le plaisir : signes d'une insatisfaction généralisée et d'une solitude sans tendresse. Violence d'une société de consommation qui étale ses produits de luxe et prive le plus grand nombre de ce dont tout un système l'appelle à jouir. Violence d'une concurrence sauvage entre individus, groupes et peuples, sous l'arbitrage inflexible de l'argent et de la loi du plus fort. Violence des Etats qui s'arment comme jamais, vendent la mort à l'encan, interviennent militairement en Afrique, en Amérique du Sud, en Orient ... pour faire la police de leurs propres intérêts. Violence faite à tous ceux qui n'ont pas voix au chapitre, à qui on ne demande rien sinon de se taire.

d) Pendant la dernière décade, le développement économique du monde occidental a pu nous faire illusion. La croissance pour la croissance a pu tenir lieu d'idéologie sociale. Aujourd'hui on mesure mieux tout ce qu'elle a dissimulé de trompeur : un gaspillage fantastique des matières premières non reproducti-

bles ; un pillage généralisé du Tiers Monde en lui imposant la loi de « *P'échange inégal* » ; la pollution sans contrôle de notre planète et l'acceptation potentielle de milliers de morts ; le creusement fantastique des inégalités, en France même, et avec le reste du monde. Comme par hasard (!) une fois de plus les pauvres sont restés les plus pauvres aux dépens des riches devenus toujours plus riches.

De tous côtés remonte cette interrogation : qu'est-ce que le progrès ? Nous voilà bien obligés à réexaminer la spirale des besoins et des désirs. Quels besoins veut-on satisfaire ? Quels désirs veut-on créer ? C'est tout un modèle de production et de consommation capitaliste qui se trouve mis en cause. Un modèle où tout est évalué sous l'angle du profit maximum, de la quantité et de l'avoir. Jamais autant qu'en ce temps de crise n'avons-nous senti le besoin d'un autre projet social à l'échelon de notre pays comme à l'échelon mondial : notre survie en dépend.

Ampleur des mises en question

Ces différents symptômes nous indiquent suffisamment que les moments que nous vivons sont, au sens fort du terme, des temps de crise : c'est-à-dire que nous sommes bien devant des mises en questions et des choix à faire. Essayons d'en prendre la mesure.

a) Mises en questions économiques.

Mises en question d'abord de la nature même du capitalisme comme système économique. Ce n'est pas le lieu d'en reprendre ici l'analyse, mais l'on discerne trop bien qu'il est une des racines fondamentales de la situation actuelle. Qu'on réfléchisse seulement au phénomène de la concentration et de l'accumulation du capital et à tout ce qu'il produit. En moins de 150 ans, les banques, les moyens techniques de production et de transports, la recherche fondamentale, la capacité d'information, l'agro-alimentaire ... se sont accumulés entre les mains de quelques-uns. Maintenant, une poignée de firmes trans ou multinationales peuvent, sans contrôle réel, jouer leur propre jeu par-dessus les Etats, les peuples, les continents. Maîtres de la division internationale du travail, n'ayant d'autres repères que leur propre profit, capables de mettre les Etats à leur service, on s'interroge parfois : mais qui donc gouverne ? Où est le vrai pouvoir ? Au service de quoi et de qui ?

Cependant, la critique du capitalisme comme système d'appropriation privée des moyens de production doit en même temps se prolonger par une mise en question plus large de certains modèles de croissance et de leurs « évidences » sous-jacentes.

Evidence des économies d'échelles : plus c'est grand, plus c'est productif ! Les coûts de toutes sortes, les contradic-

tions internes, les rigidités multiples de certains monstres urbains ou industriels commencent à faire réfléchir.

Evidence aussi qu'il faut absolument « *en passer* » par toutes technologies sophistiquées. Idéologie ruineuse en certains cas où d'autres méthodes plus simples et plus économes pourraient avoir place (agriculture, énergie, habitat ...).

Evidence encore que seule la transformation des ressources en biens donne à celles-ci de la valeur. Les matières premières, l'énergie, certains produits agricoles n'ont pas ou peu de valeur par eux-mêmes. Il suffit de les prendre, leur seule valeur serait leur valeur ajoutée.

b) Mises en questions culturelles et morales.

Par le véhicule des mass média, de la publicité, des grands moyens d'information, notre société secrète et orchestre un " ordre de valeurs " accordé à un certain ordre économique et politique : avoir, paraître, individualisme, résignation, divertissement sans histoire. Aussi, les mutations culturelles portées par les couches les plus jeunes de la population sont-elles particulièrement importantes à saisir comme signe d'une protestation et d'une aspiration à un autre type de société.

De plus en plus, des interrogations se font jour sur notre mode de vie : « *Est-ce bien cela vivre ?* ». Métro - boulot -

dodo, dénonçaient les murs de mai 68. Des protestations prennent corps de mille manières contre l'absurdité et l'appauvrissement d'une vie cadrée, monotone, abrutissante, tout entière programmée, sans espace pour la fête et la tendresse, sans réelles relations humaines. Les failles de notre civilisation occidentale apparaissent de plus en plus visibles. Prenant conscience des faux-semblants fades dans lesquels nous enferme une société technicienne capitaliste, l'on en vient à se demander si d'autres civilisations n'auraient pas quelque chose à nous dire ?

On sent particulièrement percer le désir d'un autre rapport à la nature. Derrière des slogans écologistes qui peuvent faire sourire, s'exprime l'aspiration d'un nouvel équilibre entre l'homme et son environnement. La terre, l'eau, le ciel sont bien les éléments fondamentaux de notre habitat collectif dont nous sommes comptables auprès des générations futures.

On sent aussi le besoin profond d'instaurer d'autres rapports avec les hommes, et en particulier d'autres rapports hommes-femmes. Les thèmes de la convivialité comme de l'autogestion sont significatifs : à la fois besoin de parler, de se rencontrer ; besoin de participer, d'avoir voix au chapitre ; refus en tous cas de s'en remettre à d'autres dans une attitude simplement passive.

De nouveaux comportements voient le jour, mettant en cause les anciens re-

pères moraux concernant la place du travail, l'unité du couple, la signification de la sexualité, l'importance de la solidarité et de l'action collective ... Où est l'essentiel de l'existence ? Beaucoup se le demandent. D'abord vivre ce dont on a envie et ne pas trop penser à demain. N'est-ce pas le reflet d'une jeunesse qui fait l'expérience de son inutilité dans un contexte social, politique et économique de crise et dans un univers qui semble bloqué quant à son avenir.

c) Mises en questions politiques.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce chapitre. Ne retenons ici que les deux phénomènes suivants.

Une Europe au libéralisme de plus en plus intransigeant et coercitif. Les dernières élections de Suède, d'Angleterre, du Portugal, sont significatives d'une telle montée, avec le cortège de conséquences qui en découle : objectifs et méthodes de restructuration économique, recentrage idéologique, compression de la classe ouvrière aussi bien comme « *marché* » que comme « *marchandise* ». L'Europe ne risque-t-elle pas d'être surtout une planification capitaliste au service des marchands ? Dans un tel contexte on voit mal comment pourrait se dessiner un projet mobilisateur susceptible d'entendre le Tiers Monde et de faire droit au développement des autres peuples.

Une gauche divisée et impuissante,

particulièrement en France. Depuis mars 78, les travailleurs sentent lourdement cette impuissance sur leurs épaules. Faut-il s'étonner que, pour beaucoup, l'activité politique prenne le visage d'une fébrilité sans intérêt ? La masse a été profondément atteinte dans ses espoirs. Mais en même temps il serait faux d'affirmer que toute espérance est morte. Sans doute couve-t-elle sous la cendre, prête à se réveiller aux premiers signes d'union crédible.

Au terme de ce survol et avant d'évoquer quelques aspects de l'Eglise dans ce monde risquons-nous à souligner les deux points suivants :

● Nous ne pouvons plus penser notre avenir en nous limitant au seul hexagone. La « *crise* » actuelle, le chômage en particulier, risque de nous empêcher de prêter l'oreille à ce qui se passe dans le reste du monde. Désormais les problèmes économiques et sociaux, et donc politiques sont irréversiblement des problèmes mondiaux.

● Nous sommes, à juste titre, sensibles à la base économique de la situation présente. Comment en effet ne pas voir les ravages du capitalisme, ici et au Tiers Monde ? Sans doute même, n'en voyons-nous trop souvent que les aspects les plus visibles sans percevoir la profon-

deur des destructions qu'il opère. Mais pour autant en rester aux seuls aspects économiques serait minimiser l'ampleur des actuelles mises en question culturelles et morales.

Que devient l'Eglise en tout cela ? Les regards possibles sont, là aussi, multiples. Essayons tout de même de prendre conscience d'un certain nombre de mutations en cours.

La montée des églises d'Amérique Latine ne doit pas cacher la catholicité de fait assez faible de l'Eglise

Conséquence de l'évolution démographique et des avatars de l'histoire occidentale, un décentrement fondamental de l'Eglise est en train de se produire. Dans vingt ans, un catholique sur deux sera latino-américain. Le rameau, importé avec armes et bagages, est en train de se transformer en branche maîtresse. Il est prévisible que l'importance de ces églises sud-américaines deviendra de plus en plus décisive et, probablement, cette mutation ne se fera pas sans heurts. En tous cas, l'influence européenne sur l'ensemble de l'Eglise catholique en sera profondément transformée.

Mais plus encore que son caractère géographique, ce déplacement est remarquable par la puissance évangélique qu'il manifeste. En quelques années, des communautés que l'on croyaient endormies donnent naissance au Brésil, au San-Salvador, au Nicaragua, au Chili... à une Eglise libératrice des pauvres. Expres-

sion de leur peuple, défenseurs publics des aspirations des plus démunis, des évêques comme Mgr Proano de Riobamba, don *Casaldaliga* de Sao Félix, don Frago de Crateus, don Helder Camara de Récife, don Claudio de Santo André, le Cardinal Arns de Sao Paulo... deviennent pour beaucoup, ici même en occident, des repères et des témoins des exigences de l'Evangile. Faire que l'Eglise soit d'abord une Eglise possible pour les pauvres : voilà l'exigence première et radicale que l'on sent à l'œuvre, dans la ligne même de ce qu'exprimait le document final de Puebla : — « *Les pauvres ne sont pas seulement les destinataires privilégiés de l'Evangile, mais les évangélistes privilégiés de l'Eglise* ».

Une certaine polarisation de l'occident chrétien vers ce continent peut cependant masquer la situation réelle de l'Eglise dans le reste du monde. Les différents pays d'Asie et le continent chinois qui

représentent déjà plus de la moitié du monde — et en deviendront de plus en plus le centre de gravité — ne comportent que 4 % des catholiques déclarés. L'Afrique 11 %, le monde Arabe 1,9 %. Ces chiffres n'ont par eux-mêmes pas grand sens. Ils ne disent rien par exemple du lent et difficile travail de germination des églises africaines, dont certaines sont d'une vitalité surprenante, non plus que de l'Eglise de Sud-Corée ou du Viet-Nam... Néanmoins, ils nous rappellent opportunément la faible catholicité concrète de l'Eglise et nous invitent à nous resituer, comme chrétiens dans le monde, avec plus de réalisme et de modestie. Façonnés par d'autres cultures et d'autres sagesses, des masses d'hommes et de femmes, des continents entiers n'attendent rien de l'Evangile et de l'Eglise. Qu'il suffise d'évoquer la montée de l'Islam ou l'influence du Bouddhisme. Pour une majorité de l'humanité, le christia-

nisme est simplement une religion ou une éthique parmi d'autres. Jésus Christ, même s'il est respecté, est au mieux situé parmi les grands appelants spirituels de l'humanité.

Ces rappels soulignent, s'il en était besoin, que l'avenir du catholicisme dépend pour une large part de sa capacité à prendre résolument parti pour les pauvres de notre planète. De même dépend-il aussi de sa capacité à dépasser sa seule acculturation occidentale. Plus que jamais, nous sommes provoqués à donner la preuve que l'Evangile peut être reçu sur d'autres terres et en d'autres langues, y compris par les différents athéismes modernes. Faute de quoi, on conclura historiquement qu'il était la religion culturelle de l'occident. Tout cela est une invitation à passer d'une catholicité quantitative et de prétention, à une catholicité qualitative et multiculturelle.

En France, indifférence à l'Eglise et retour du religieux

En Irlande, en Pologne et en quelques autres régions d'Europe, les masses populaires semblent adhérer au christianisme avec une ferveur étonnante. Il n'en n'est pas de même dans les pays les plus

industrialisés d'occident. En France, mais aussi de plus en plus visiblement en Allemagne, on ne peut nier la montée lente et progressive, massive et silencieuse, de l'indifférence par rapport à l'Egli-

se. Il y a quelques décades encore, on avait pu croire que ce phénomène était localisable. Ainsi a-t-on parlé du mur qui séparait l'Eglise de la classe ouvrière. Aujourd'hui, cette expression elle-même semble inadéquate. Ce qui se passe paraît plus ample et plus profond : il n'y a plus de mur, mais désintéret pur et simple. C'est bien toute une civilisation qui se construit sans référence à l'Eglise et à Jésus Christ. Le Père Etchegaray en convenait à Lourdes 79 : « *La majorité de nos contemporains n'a plus ses racines ou ses références dans la chrétienté* ». Ici, la chrétienté est définitivement morte. Force est de constater que les pratiques, les concepts, les visions du monde qu'elle nous a légués ne fonctionnent plus.

Les jeunes de 15 - 25 ans sont à la fois acteurs et reflets de cette mutation rapide qui touche tous les milieux et tous les domaines de l'existence. Combien de militants d'action catholique en font l'expérience à travers les comportements et les choix de leurs enfants ! Pour combien de la nouvelle génération, l'Eglise apparaît-elle comme un lieu possible de recherche ? Disons plus, elle semble à beaucoup disqualifiée, conséquence d'une perte de crédibilité dont on ne peut sous-estimer l'importance.

Pendant le même temps, un mouvement apparemment contradictoire semble se dessiner. Tout se passe comme si les aspirations religieuses, longtemps refoulées, ressurgissaient à la faveur de « la

crise ». De fait, le religieux se vend bien et fait souvent la « *une* » des mass média, des journaux, et des livres. Est-ce simplement un effet grossissant des mass média ? Est-ce une offensive idéologique confortant les pouvoirs en place ? Est-ce l'aspiration authentique d'un besoin spirituel non honoré ?... Il est éclairant d'en rapprocher les interprétations divergeantes. Les unes y voient un champignon vénéneux poussant sur un terrain social en décomposition, effet second d'une situation économique et politique difficile. D'autres, particulièrement parmi les responsables d'Eglise, y trouvent la confirmation d'un indéradicable besoin de transcendance qu'on ne peut indéfiniment étouffer. Ces derniers fondent, pour l'avenir, beaucoup d'espoir en un tel retour.

En tous cas, il ne faut pas s'étonner si, dans une période de scepticisme et de complexité, d'insécurité et d'anxiété, l'intégrisme dégage un attrait pour les valeurs contraires de certitude et de simplicité.

Plutôt que d'exorciser à bon compte l'actuel phénomène religieux ou, à l'inverse, de le sacraliser à la mesure de nos désirs, il est plus urgent de comprendre, à nouveaux frais, ce que veut dire pour l'Eglise d'être au service de tout l'homme et de tous les hommes, dans la situation historique qui est la nôtre. Essayons donc d'apprécier les ombres et les lumières actuelles de l'Eglise en France.

Ombres et lumières de l'Eglise de France

Quelles que soient les difficultés institutionnelles ou locales que nous pouvons rencontrer, il serait injuste de nier qu'en dix ans l'Eglise de France s'est réellement transformée, principalement en deux directions :

● Dans le sens d'une Eglise servante et pauvre d'abord. On sent une attention de plus en plus précise aux droits de l'homme et à la défense des petits dans notre société, comme faisant partie constitutive de l'annonce de l'Évangile. De multiples signes en témoignent. Ainsi, la voix courageuse de certains évêques pour défendre le droit et la dignité des immigrés, leurs nombreuses prises de position au cours de récents conflits du travail, leurs critiques sévères de la politique française d'armement, leur volonté de ne pas apparaître comme des personnalités au côté des autorités civiles...

Ainsi, ces religieuses qui par milliers sont « passées » au travail souvent en usine. Le signe concret d'un visage autre de l'Eglise est perçu par nos camarades militants qui font le lien entre ACO, JOC, sœurs au travail et prêtres-ouvriers.

Ainsi, ces nombreux chrétiens dans les organisations syndicales, de quartier, dans les conseils municipaux, ou encore ces collectifs comme l'A.C.A.T. - l'A.T.D. - le C.C.F.D. - Justice et Paix - le Centre Lebret... etc. etc.

● Dans le sens d'une Eglise peuplée de Dieu. De moins en moins, les chrétiens acceptent d'être à la remorque de clercs donnant toutes les directives, seuls compétents, possédant tout le savoir. Un peu partout, des initiatives de coresponsabilité voient le jour. A travers des chemins très divers, une autre mentalité ecclésiale prend corps, lentement mais sûrement. Quelle fermentation incroyablement riche, que ces groupes, ces petites communautés, ces lieux de rencontre et de prière, ces centres bibliques ou théologiques, ces sessions en tous genres. Il faudrait encore nommer des endroits comme Taizé, des collectifs comme les groupes T.C., Chrétiens pour le socialisme... sans compter le travail accompli par les mouvements d'Action Catholique et les évolutions de beaucoup d'instituts et de congrégations.

Cela dit, on ne peut minimiser certains aspects particulièrement préoccupants. Relevons en deux :

a) Un repli frileux de la hiérarchie de l'Eglise apparemment plus soucieuse de dangers possibles, de mises en garde, que désireuse de susciter l'audace de la foi. JOC, P.O. (prêtres ouvriers), A.C.O., théologiens sont depuis quelque temps tour à tour interpellés, voir suspendus ou interdits. Dangers de politisation, de marxisation, de mimétisme du monde,

suspicion de vouloir faire une Eglise à part ou d'exténuer le mystère du Christ... On comprend que les évêques soient soucieux d'orthodoxie et d'unité. Cette charge est partie constitutive de leur responsabilité. Et nous savons bien que toutes nos compréhensions de Jésus Christ, modelées quelles sont par nos enracinements, les attentes et les mentalités des hommes avec qui nous vivons, demeurent toujours partielles et critiquables.

Mais, à travers tous ces rappels à l'ordre, on sent surtout fonctionner la seule norme de « *l'Eglise déjà là* ». Comme si dans les pratiques, les langages, cette « *Eglise habituelle* » épuisait toutes les figures d'une Eglise possible, tout ce qui ne s'y rattache pas devenant par le fait même marginalisé ou inutile. La présente remise en ordre ne manifeste-t-elle pas davantage la préoccupation d'une unité interne de l'Eglise que la passion de l'Annonce de l'Evangile au cœur de la modernité ? Mais peut-on vouloir l'une sans l'autre ?

b) Une Eglise sectorisée qui risque de s'enliser dans les cloisonnements et un certain élitisme.

Depuis trente ans, laïcs, religieux (ses), prêtres ont fourni un effort collectif impressionnant dans la ligne d'une attention aux différents milieux de vie. Conscience de la particularisation nécessaire de l'Annonce de l'Evangile si l'on veut que l'Eglise s'enracine réellement au cœur de ce que vivent le « *monde indé-*

pendant », le « *monde ouvrier* », le « *monde rural* »... Cependant cette volonté d'une annonce au dedans même des espérances et des combats de chaque groupe humain, produit un certain nombre de limites qui sont comme l'envers de cette exigence d'enracinement.

— D'abord une spécialisation telle, qu'elle aboutit souvent à des cloisonnements mettant en cause une effective communion ecclésiale. La situation est si paradoxale qu'à la limite il est peu d'efforts collectifs spécifiques qui ne se considèrent pas, peu ou prou, comme marginalisés.

— Ensuite, une polarisation sur l'engagement telle, qu'elle aboutit de fait à un certain élitisme militant en difficile jonction avec un christianisme populaire.

Cette situation est un appel à inventer de nouvelles formes de communion ecclésiale susceptibles d'accueillir ces diversités humaines et spirituelles, sans se contenter de les juxtaposer. La nécessité, l'urgence même d'un tel échange ecclésial déborde bien sûr le seul cadre de la France. Pouvons-nous nous dispenser d'écouter ce que vivent et expriment les églises d'Amérique latine, du Maghreb, d'Afrique noire ou d'Asie ? Il y a là pour l'Eglise un problème central qui, s'il n'est pas vraiment pris en compte, risque d'aboutir à des distorsions et des impasses.

L'Eglise ne peut être l'Eglise de Jésus

Christ que si elle s'organise à la manière d'un corps ou les membres échant, partagent, entrent en communication. Cette difficile communication re-

flète inévitablement les conflits de la société et du monde. Mais l'Eglise n'a-t-elle pas à assumer ses divergences si elle veut réellement annoncer l'avenir ?

L'Eglise face à de multiples problèmes moraux et politiques

a) Les horizons de la morale changent. De nouveaux pouvoirs sur la vie et la mort, de nouveaux moyens de connaissance et d'information, d'émergence d'une solidarité mondiale où entrent en jeu démographie, répartition des ressources... modifient le champ de nos existences et l'étendue de nos responsabilités.

L'informatisation, par exemple, inonde lentement, gagne par capillarité les différents secteurs de la vie économique et sociale. Elle pose non seulement des problèmes d'emploi et de déqualification dont on voit déjà les premiers effets ; mais en bien d'autres domaines, elle oblige à regarder en quoi l'homme et la société sont en jeu. Aidée par la pente naturelle des états, poussée par les lois de l'économie de marché, cette accumulation d'informations risque de sur-concentrer le pouvoir aux mains de quelques-uns. Et comment l'état en place résisterait-il à la tentation d'accroître son emprise sur la société et de contrôler les citoyens ?

De la même façon, la biologie avec

ses découvertes fantastiques induit des effets latéraux qui bouleversent nos conditions d'existence. Des situations nouvelles sont créées touchant le couple, les relations parents-enfants, la gestion de notre vieillesse, le rapport à la mort... Euthanasie, avortement, sexualité, contraception sont quelques-unes, parmi bien d'autres, des réalités qui se trouvent modifiées.

Plus que jamais nous redécouvrons qu'aucune innovation technique ne trouve en elle-même les chemins d'une signification vraiment humaine. Nous sommes inéluctablement renvoyés à notre liberté et à notre responsabilité. En tous cas, une chose apparaît certaine : il est désormais impossible d'en rester au seul cadre d'une morale privée.

b) Mais peut-on même dissocier morale et politique ? Toute morale renvoie à des choix politiques et toute politique renvoie à des choix moraux. On ne peut déconnecter ce qui s'implique mutuellement, au point — parfois — qu'on ne sait plus où situer une frontière, ni même s'il y en a une.

Ainsi le défi majeur de l'an 2000 est bien la construction d'une terre habitable pour permettre aux pays sous-développés de se réappropriier la maîtrise de leur économie, de leur culture, de leur histoire. Est-il possible de passer sous silence les effets des mécanismes de tutelle et de domination qui démentent, en France même, le mensonge de tant de discours et de conférences officielles ? Peut-on se situer en spectateur et rester « neutre », quand tant de peuples, à travers le monde, luttent pour se libérer de la dictature de l'oppression et de la dépendance.

De même, l'Eglise peut-elle échapper à des choix politiques fondamentaux — sans les sacraliser pour autant ! — quand on constate la profondeur des détériorations sociales en cours : le chômage bien sûr, mais aussi la concentration de l'information, la dégradation généralisée du système scolaire, l'absence de moyens culturels populaires, la mise en cause de tant de droits et de libertés acquises, la sélection par l'argent en tant de domaines, l'écrasement des plus démunis..., etc., etc.

Echaudée par tant de compromissions politiques antérieures, l'Eglise de France semble maintenant vouloir limiter ses interventions sur le seul domaine moral. N'est-ce pas en partie illusoire dans la mesure où, comme chrétiens, nous sommes dans l'obligation de prendre et de gérer les effets politiques inévitables de la prédication de l'Évangile ? En tous

cas, force est de constater que certains silences sont paradoxalement extrêmement parlants.

Sur le terrain même de la morale, beaucoup attendent autre chose que la réaffirmation du droit naturel et la répétition d'interdits. Croyants ou non, beaucoup d'hommes de bonne volonté sont en attente d'une parole susceptible d'éclairer leurs rapports avec leurs frères, capable de tracer des chemins de vie et d'espérance au milieu de tant de questions nouvelles.

Faute de pouvoir faire un bilan, retenons simplement quelques impressions :

Notre Eglise de France donne le sentiment global d'une Eglise prudente, frioleuse, un peu fade, un peu pâle. Empêtrée dans les méandres de sa propre organisation, paralysée par des courants contradictoires, sectorisée en tous sens, préoccupée par son unité et son devenir, ne manque-t-elle pas de cette audace nécessaire qui exprime la nouveauté du Dieu de Jésus-Christ dans un monde sécularisé ? On aurait presque envie de dire : « *Mais où sont les prophètes d'antan, hantés par l'annonce de l'Évangile ?* ».

Cette interrogation nous concerne. Il serait trop facile de jeter la pierre « *aux autres* » et de s'installer dans une bonne conscience collective. Nous voilà renvoyés à l'examen de ce que nous voulons vivre et mettre en œuvre.

Conclusion

Nous avons conscience des limites de ces « regards », un peu rapides et sans doute discutables, sur le monde et sur l'Eglise. Bien sûr, il y a plusieurs lectures possibles des mutations en cours..., sans compter toutes les autres !

Nous n'avons pas voulu faire des analyses : au sein même de la Mission de France, nous en faisons de multiples, selon nos informations, nos options, notre appartenance à un continent ou à un

autre... Il n'y a là rien que de très normal et de sain. C'est une richesse, même si cela est plus exigeant quand il s'agit de travailler ensemble.

Il nous a seulement paru nécessaire de brosser, avec les moyens du bord, ce fond de tableau, pour tenter d'y situer au mieux ce que peut être la contribution modeste de la Mission de France aux années qui viennent.

est loin des pauvres, elle s'asphyxie

Roland Vico

Un atelier de réflexion réunit régulièrement, depuis de très nombreuses années, un certain nombre de membres des équipes urbaines de la Mission de France et de l'Association : Limoges, Toulouse, Vénissieux, Chelles, Tergnier, Bobigny, Gennevilliers, Montluçon, Nétreville...

Au cours d'une réunion de ce groupe, en mars 1979, et d'une rencontre prêtres-laïcs en octobre dernier, il était apparu que les équipes vivaient des expériences diverses, aussi bien dans la manière d'assumer une présence d'Eglise dans la vie locale que dans la façon de réaliser la pastorale sacramentelle (baptêmes, mariages), etc.

Ces constatations ont tout naturellement orienté le travail de l'atelier au cours du week-end des 15 et 16 décembre :

Quels sont nos choix actuels ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui a chance d'avenir ?...

Et voici que Roland Vico, apporte cette réponse :

« Nous n'avons pas de projet ». Cette formule un peu abrupte ne veut pas dire que son équipe et lui ne sont pas à Nétreville -

à la périphérie d'Evreux -

sans avoir le souci de la rencontre de Dieu et de l'homme

et, par là même, celui d'une Eglise

« lieu d'enfantement pour la révélation et pour la communion ». Voici son témoignage.

Nous vivons dans un quartier périphérique d'Evreux, 7 000 habitants, les trois quarts en collectifs, surtout H.L.M. C'est aussi l'endroit réservé de la ville pour le relogement des gens en difficulté. Une zone industrielle borde ce quartier, beaucoup d'emplois d'O.S., montage sur chaîne, travail féminin. Dans ce quartier, un tissu humain plus riche qu'il n'y paraît, des familles très nombreuses qui se plaisent à vivre ici et nous font le cadeau, entre autres, de tisser un réseau de relations humaines qui enrichit la vie de tous ; beaucoup de travailleurs étrangers avec leur famille.

Dans cet espace, l'Eglise c'est tous ceux qui se rattachent visiblement à elle, catéchisme, sacrements, prière, une certaine pratique qui est célébration des réalités familiales. C'est aussi une communauté plus motivée, plusieurs dizaines de croyants, des religieuses qui ont choisi de participer, trois prêtres qui ont un métier et gagnent leur vie.

Souvent, lors de rencontres avec d'autres prêtres, ou d'autres chrétiens, on nous pose la question : « Quel est votre projet ? ». Nous sommes assez embarrassés pour répondre. Et si l'ambiance est fraternelle, nous avouons que nous n'avons pas de projet. En général, arrive une autre question : « Que voulez-vous dire lorsque vous avouez : nous n'avons pas de projet ? ». Voici une tentative de réponse, quelques points de repère d'un cheminement.

C'est vrai que notre premier réflexe n'est pas de mettre en œuvre un projet, mais de vivre. Nous essayons de respirer, d'être croyants ensemble. La première réalité de cette vie entre croyants c'est la messe. La messe du dimanche a pris un ton familial, simplicité et accueil de gens divers. Toutes les messes sont animées par les gens, et d'un dimanche à l'autre, la communauté s'enrichit de la prière, des sensibilités, de la délicatesse, des luttes des

uns et des autres. En ce sens nous sommes heureux d'être des « paroissiaux ».

Chaque dimanche, nous retrouvons l'Évangile avec sa verdeur, son âpreté, la Bonne Nouvelle pour tous ; chaque dimanche nous retrouvons le sacrement de la communion : Prenez et buvez... sang versé pour la multitude, heureux des invités... Cette invitation pour la multitude, cette Bonne Nouvelle pour tous, voilà la réalité, la respiration de la communauté croyante, malgré ses limites. C'est là que s'enracine l'ouverture à tous nos frères. Ce n'est pas un projet, c'est une pulsion. Nous sommes dans l'ordre du cœur. C'est un registre de type familial. Techniques, plans, outils nous paraissent étrangers à cette respiration.

Alors, chez Vous, tout va bien et vous chantez des cantiques... les cœurs droits sauront bien trouver le chemin d'une communauté fraternelle ; vous vivez dans la paix, sans souci de changement, de renouveau, de remise en cause.

Pas tout à fait. C'est vrai que nous pressentons que la petite part de « grâce » qui peut rayonner sur le visage de la communauté est communication de la « Bonne Nouvelle », bien plus que des discours ou des gestes personnels, aussi musclés soient-ils. Mais vouloir vivre du trésor essentiel de la grâce est plus récurant qu'il n'y paraît ; vouloir vivre de la vraie tradition entraîne le dépouillement.

Bien sûr, il n'y a pas d'autre annonce de Jésus Christ que par l'Église et, là où existe un petit groupe, c'est le groupe entier qui est concerné. Mais, pour ce groupe, c'est l'appel à la pauvreté, seul vrai registre de la communication. Cultures, rang, pouvoir, relations, tout cela se trouve décentré, relatif, bâtisseur de murailles ou agent colonisateur. C'est sans doute au cœur

de cette conversion active que prend corps la Bonne Nouvelle aux mains nues, proche de tous les cœurs. Comme croyants il nous faut rejoindre la tradition de l'Eglise. Elle nous dit que tous, plus ou moins riches, nous ne serons que des étrangers dans l'Eglise, invités par la bonne grâce des pauvres.

La communauté devine que son véritable centre est hors les murs. La Bonne Nouvelle pour tous, ce n'est pas une exigence apostolique en plus, mais une requête vitale. Connivence entre l'annonce, la diffusion de la Bonne Nouvelle et une communauté. Les démarches missionnaires les plus solitaires n'ont-elles pas été souvent tout à la fois l'annonce d'une communauté possible pour y vivre d'abord selon les « mœurs » de la Résurrection, respect des petits, dignité des pauvres... et en même temps un appel simultané au dépouillement, au décentrement, pour la vieille communauté de référence. Lorsque le cœur d'une Eglise locale est loin des pauvres, sans respect et sans délicatesse, elle s'asphyxie comme le poisson sur l'évier.

Nous pressentons que se tient près de nous toute une population à laquelle Dieu parle. Ces gens ont une autre culture, d'autres mots (ou pas de mots), d'autres gestes que nous. Nous réalisons notre propre pauvreté, combien nous sommes encombrés, parasités, « mauvais conducteurs »... Nos dialogues à propos du baptême quelque fois si lourds et maladroits. Je pense à cette amie, toute simple, qui me racontait la naissance de son enfant. La panique du soir, le sœur qui fait du café à tout hasard, le bébé qui arrive. « Alors, tu sais, j'ai dit aussitôt : on le baptisera ». Cette maman ne pratique pas. Saurait-elle s'exprimer dans une réunion ? Et pourtant quelle action de grâce ! L'Eglise est-elle le refuge d'un vague sentiment religieux ? Ne serait-elle pas aussi le lieu d'une secrète tendresse, premier signe de la

Bonne Nouvelle ? « Marie prit alors une livre d'un parfum de nard pur de grand prix : elle oignit les pieds de Jésus, les essuya avec ses cheveux et la maison fût remplie de ce parfum ».

La petite musique de l'Évangile, tantôt magnificat, tantôt béatitudes, coule en des veines souterraines, loin des fontaines officielles. Peu à peu la communauté locale devine que son véritable centre est hors les murs.

Découvrant cette vie souterraine, nous sentons que la réalité paroissiale demeure un lieu privilégié. Convertie, allégée, elle est un lieu d'enfantement pour la « révélation » et pour la « communion ». Brutalement, elle est le lieu du sacrement ; et la Bonne Nouvelle de Jésus ressuscité, en acte, aujourd'hui, c'est l'ordre sacramentel.

Peut-être que trente ans de recherches savantes nous ferons définir la nécessité d'un certain lieu, à taille humaine, ouvert à tous, avec un rythme d'expression dans le temps, un certain indice de diffusion dans un tissu local... et le visage d'une nouvelle paroisse se dessinera. La Bonne Nouvelle de Jésus ressuscité, en acte, c'est le sacrement. Ce sacrement s'enracine dans la communauté. L'ordre du sacrement nous dépouille et nous décentre. La grâce reçue en appelle à la pauvreté, la communion en appelle à la communauté « hors les murs ». Le registre mystique apparaît comme le vrai réalisme de la vie de l'Église.

Une telle attitude de la communauté a des répercussions sur sa vie propre. La vie des prêtres est changée. Le prêtre sent bien qu'il ne peut se consacrer à des activités introverties de la communauté, qu'il y a un ajustement de sa vie aux vraies requêtes, qu'il s'agit beaucoup plus de qualité que de quantité, qu'il baigne dans l'enracinement local (c'est la chair de l'Église à cet endroit), que tout retrait légitime du partage de la vie normale

de la fraternité humaine ne peut être apprécié qu'à la lumière de l'annonce de la Bonne Nouvelle pour tous, de l'Eucharistie pour la multitude...

Un équilibre s'effectue par la vie. Pour cueillir certaines fleurs il faut, un jour, accepter de laisser son auto. L'Eglise, souvent pousse encore ses gros porteurs sur son réseau autoroutier, alors qu'il faut d'un pied léger prendre des chemins de traverse pour rejoindre les hommes.

La vie des prêtres change, mais aussi la vie des chrétiens. Ils s'opère une transfusion. Les gestes d'une communauté se colorent de cette ouverture vers les autres, de cet accueil. Le reflux des activités gratifiantes et structurantes oriente les croyants vers des démarches plus vulnérables et sources de communication. Beaucoup d'initiatives sont prises sans avoir à pousser par derrière. Des chrétiens, partageant la vie du quartier ou d'autres charges, sont peu à peu perçus comme des membres vivants de l'Eglise locale. La communauté locale ne se sent pas frustrée et se libère progressivement de la tentation de vouloir les récupérer à toute force par réflexe utilisateur. Elle touche du doigt ce décentrage vital sans lequel il n'y a pas de diffusion de la Bonne Nouvelle.

Sinon la responsabilité commune de la Bonne Nouvelle se fixe abusivement sur le prêtre, et les gens, anémiés, le ligotent par une demande accaparante et introvertie.

Que voulons-nous dire, lorsque nous avouons que nous n'avons pas de projet ! Là où nous vivons, bien avant de mettre en œuvre un projet nous voulons libérer les forces de la Bonne Nouvelle. Malgré notre condition de pécheurs, nous en sommes la chair, toute la communauté. C'est le mystère de l'Eglise-sacrement. Cette démarche, qui pourrait paraître prétentieuse, est en fait une dépossession car le centre est hors les murs. Des gens simples, qui

ne sont peut-être pas étrangers à l'Évangile, ont le droit de trouver sur leur chemin le Signe de l'Église. La réalité paroissiale, dans un quartier comme le nôtre, est perçue dans leur champ de conscience comme relative à la parole de Dieu dans leur vie. Dans la mesure où ce lieu charnel et mystique se convertit au jour le jour, se dépouille des pompes et des œuvres, se débarrasse de l'idéologie dominante du passé ou se garde de nouvelles idéologies, ils n'ont peut-être pas tort.

Communauté locale de croyants, droit pour les gens simples, signe en un lieu donné, des gens têtus débouchent sur cette place par des sentiers que nous ne savons pas toujours identifier. Mystérieusement, c'était quand même le but de leur pas.

Communauté locale de croyants, support de la communauté eucharistique pour dire la Parole. Là où nous sommes, le discours individuel n'a pas tellement de sens, et peut-être est-ce parler déjà de Dieu que d'entrer dans ces chemins d'humilité, accablés de ne posséder qu'une syntaxe horizontale.

Marie-Noël disait après un sermon : « Ce théologien s'exprime comme un vieux serviteur fidèle qui a connu Dieu tout petit et l'aide tous les matins à s'habiller de dogme ». Invitation au respect pour les gens que nous rencontrons lors des demandes de sacrements. Pourront-ils dire l'ineffable ? La parole dernière, lumineuse, est liturgique, relative à la communauté. Auparavant, c'est le temps du cheminement, de l'appriovissement, de la contagion. On a dit qu'aux tous premiers temps de l'Église, l'annonce de la Résurrection n'était faite que dans l'action liturgique, par l'Action de grâce témoignante de celui qui présidait l'Eucharistie ; pas de mots cadavres, pas de texte.

Des hommes et des femmes

comme tous les autres...

et ils '' font

les enterrements '' !

Gennevilliers, dans les Hauts de Seine. Une population assez homogène mais à rotation rapide (chaque année, un cinquième des habitants dans certains quartiers). La moitié des actifs travaille sur place... Beaucoup de gens n'aiment pas cette banlieue industrielle du nord-ouest parisien : « C'est moche, ça sent mauvais ». Ceux-là cherchent à partir ailleurs. D'autres au contraire choisissent de venir à Gennevilliers : communistes, chrétiens.

A Gennevilliers, les laïcs ont une part active dans la recherche et la réalisation d'une Eglise pour aujourd'hui et pour ici. Tous les trois ans, les chrétiens tiennent leur assemblée pour partager, confronter les points de vue, décider... Régulièrement se réunit le collectif laïcs-prêtres-religieuses. A rythme mensuel, se tiennent les rencontres des commissions... L'une d'elles s'intitule : l'équipe-enterrements. En effet, ici, ce sont des hommes et des femmes comme vous et moi qui « font les enterrements ! »

Depuis vingt-cinq ans déjà, l'Eglise à Gennevilliers et dans les communes voisines, comme en d'autres lieux, cherche à développer un effort missionnaire. Equipes de laïcs, équipes de prêtres-ouvriers, communautés de religieuses délibérément insérées au milieu des populations et exerçant une profession... divers sont les jalons posés en vue de ce même effort. Quant aux prêtres qui ont la charge habituelle des célébrations du dimanche, de la catéchèse, des baptêmes, mariages, enterrements, etc. ils ont tous, maintenant, un travail à plein temps.

Dans une première étape, l'un d'eux pouvait encore aménager ses horaires de travail (il était chauffeur de taxi) et assurer les sépultures. Son départ au Brésil a changé les choses : une équipe de chrétiens s'est constituée — quatorze participants aujourd'hui — pour prendre le relais... comme cela se faisait déjà à Conflans-Ste-Honorine. Ce n'était donc pas tout-à-fait un départ dans l'inconnu. Il restait tout de même à se mettre en route.

Les membres de l'équipe se répartissent les jours de la semaine par groupes de deux, suivant les possibilités de chacun. Voilà pour l'organisation ; ce n'est ni le plus difficile, ni le plus important. L'insistance porte essentiellement sur les visites des familles endeuillées, avant la célébration de l'enterrement. Chaque mois, les membres de l'équipe passent une soirée ensemble, avec un prêtre. Chacun parle des visites qu'il a faites, de ce qu'il a rencontré, de tout ce que cela fait surgir en lui. La vie émerge, avec son lot de souffrances, avec ses traits de lumière. La foi s'exprime, timide ou plus manifeste... Recevons ces quelques échos glanés au cours des rencontres de l'équipe-enterrements.

— Une visite m'a beaucoup marquée. Les circonstances humaines étaient particulièrement douloureuses : une jeune femme d'une trentaine d'années était morte d'un cancer laissant à son mari deux petites filles de huit et quatre ans. Celui-ci était d'origine russe et chrétien orthodoxe. Sa femme, italienne de naissance, était pratiquante. La douleur retenue de cet homme, sa manière calme d'exprimer tout ce qu'il avait pu partager avec sa jeune femme jusqu'à la fin, les questions qu'il se posait pour expliquer le mieux possible à ses petites filles ce qui était arrivé, tout cela était une bouleversante leçon de courage.

Nous avons pu prier avec cette famille, chez elle, et à la célébration des obsèques certains membres de la famille ont participé par des gestes et des lectures. Une cousine de la défunte a lu en français, puis en italien, le texte d'évangile.

— Je me souviens spécialement d'une visite faite avec une amie, membre de notre équipe, qui se trouvait avoir été la belle-sœur de la défunte. Celle-ci avait

quitté son mari et ses quatre enfants pour vivre depuis quelques années avec l'homme de quarante-cinq ans que nous allions voir. Elle venait de mourir, encore jeune, d'un cancer.

J'étais donc plutôt sur la réserve devant cette situation peu simple et pénible. Devant la douleur de cet homme qui semblait avoir tout perdu et qui nous racontait comment, malgré sa maladie, sa compagne employait toute son énergie à garder leur intérieur bien tenu et voulait elle-même garder une certaine coquetterie pour lui faire plaisir, j'ai été saisie de constater qu'il y a toujours quelque chose de bon et de louable dans un être humain et qu'il faut rechercher avec patience cette lumière, chez tous les hommes, dans tous les milieux que nous pouvons cotoyer en pareil cas.

— Cette visite à la famille d'Eliane D. s'annonce difficile. Il s'agit d'une jeune femme de vingt-quatre ans qui s'est suicidée, elle ne s'entendait pas avec l'homme avec qui elle vivait.

Voici l'occasion de découvrir une vieille cité H.L.M. de Gennevilliers, peu connue. L'appartement semble assez petit ; nous y trouvons rassemblée toute la famille : les deux sœurs et les deux beaux-frères d'Eliane, dont un assez dynamique, Gilbert, qui nous avait « dépassé » dans l'escalier, et qui semble être là vraiment pour nous rencontrer, averti de notre visite.

Nous essayons avant tout d'apporter un témoignage de compassion et d'amitié à cette famille. La mère de la défunte restera prostrée pendant toute la visite ; les deux sœurs et Gilbert réussiront à participer davantage.

En effet, très rapidement celui-ci nous interrompt et nous demande comment se déroulera la cérémonie. Nous proposons alors à toute la famille des textes (prières, lectures, évangiles) qu'elle pourrait choisir et même lire, et des gestes à accomplir (déposer des fleurs sur le cercueil, allumer le cierge pascal).

Nous ressentons alors davantage l'unité et la grande dignité paisible de cette famille qui évoque avec nous la difficulté d'une participation à la cérémonie : « Vouloir et pouvoir lire des textes un tel jour... » (de fait Gilbert déposera les fleurs et allumera le cierge à l'Eglise).

Ce qui frappe donc c'est cette aptitude à discuter de façon lucide de la cérémonie ; l'unité profonde de la famille autour de ce deuil. Nous nous disons en repartant : cette paix, cette lucidité doit s'appuyer sur une bien grande Espérance.

— Une famille habitant hors Gennevilliers a exprimé le désir de rencontrer l'équipe et est venue spontanément chez moi. Ce déplacement lui semblait indis-

pensable. Toute la famille proche est venue ; le fils a beaucoup insisté sur le fait que sa maman avait travaillé dur ; il tenait à ce que la cérémonie mette en valeur sa vie. Cette maman très entourée vivait chez son fils avec deux petits enfants. Ceci est à mentionner car la plupart des décès arrivent à l'hôpital.

— A soixante-six ans cet homme laisse une femme malade, démunie ; elle a un fils dont elle n'a aucune nouvelle. Nous sommes reçus par la voisine qui nous conduit chez elle ; elle s'occupe de tout. Cette pauvre femme se repose entièrement sur cette jeune voisine. A la cérémonie, quatre personnes : la veuve, la voisine, sa fille et son gendre ; et pourtant on se sent proches les uns des autres, l'amitié qui lie les personnes est vraie. On prie timidement, mais le cœur y est.

— A vingt-et-un ans, victime d'un accident sur le périphérique, ce garçon est décédé. La maman nous conduit près de son fils. Sur un meuble, une bible ouverte à la page de l'évangile « la résurrection de Lazare ». Elle nous dit : « Je répète continuellement « lève-toi et marche », mais il ne se passe rien ». Nous ne trouvons rien à dire, mais notre présence lui permet d'ouvrir son cœur, alors qu'elle n'ose pas le faire avec ses proches.

Souffrance, mort, séparation... questions, désespoirs... chacun et l'équipe tout entière se trouvent directement confrontés à ces réalités qui, un jour ou l'autre, assaillent tout homme et tout croyant. Impossible d'y échapper ! Et les réponses deviennent moins simples dans l'approche immédiate de la réalité de la mort et d'une famille endeuillée. L'exposé marginal de la foi n'éclaire pas, comme par magie, un questionnement posé dans toute l'épaisseur humains. Se faire proche, vibrer à la souffrance, risquer une parole avec délicatesse... n'est-ce pas, là, un chemin pour la rencontre entre l'homme et Dieu ? ...Tant de fois encore, les funérailles sont célébrées par un prêtre, débordé, qui en est devenu le spécialiste involontaire et solitaire !

Pour nous, laïcs, par ces visites et ces célébrations, nous rencontrons la population de Gennevilliers — des gens simples en majorité, pauvres en paroles — et nous prenons un engagement public, dans la ville et dans l'Eglise. Voilà des occasions privilégiées d'une rencontre entre l'Eglise et des habitants en grande majorité non-pratiquants.

Au début, ne le cachons pas, nous avons rencontré beaucoup d'agressivité. Le dialogue n'était pas facile. Certains considéraient la présence d'un prêtre comme un droit... « puisqu'on paie ». Chez d'autres, par contre, nous avons reçu un accueil plus fraternel. Des familles se sont montrées touchées de notre démarche, de notre présence, de notre partage jusque dans la célébration. Peu à peu, l'agressivité s'est apaisée. L'ensemble des gens accepte mieux ; un nombre de plus en plus grand est favorablement étonné.

Restent encore, bien sûr, des ombres. Elles viennent surtout du côté de la parenté, du voisinage, du milieu de travail... c'est-à-dire du côté de ceux et celles que nous n'avons pas rencontrés avant la célébration et qui voient, un homme, une femme... ou deux femmes... inviter à la prière, lire un texte biblique ; en un mot pas de prêtre, pas d'habit spécial. Étonnement, indignation parfois. Voici un événement qui remonte au mois d'avril de l'année dernière.

Une sépulture parmi d'autres. La fille de la défunte travaille dans une entreprise métallurgique importante située sur la commune. Tout se passe comme à l'accoutumée. Quelques jours plus tard, un chrétien, cadre dans cette entreprise, écrit au Père Delarue, l'évêque du diocèse. Il lui transmet les réactions de grande surprise de certains de ses collègues de travail. Il a bien cherché à leur donner une explication : les difficultés actuelles du manque de prêtre, l'action de plus en plus grande qu'auront les laïcs dans l'Eglise de demain... mais, ajoute-t-il, au fond de lui-même il n'est pas convaincu qu'un prêtre n'aurait pas pu se déranger.

Le Père Delarue a bien voulu que nous publions ce passage de sa lettre en réponse à ce chrétien :

« ...Je crois important en effet que nous nous aidions les uns les autres à mesurer l'enjeu de nos attitudes pastorales.

Ce que vous avez expliqué du manque de prêtres et de l'action plus grande des laïcs dans l'Eglise est exact. Je crois qu'il faudrait y ajouter le souci missionnaire des prêtres de Gennevilliers de ne pas être seulement présents à ceux qui viennent demander un service à l'Eglise mais de rejoindre dans la réalité de leur vie, par le biais du partage d'une vie professionnelle, l'immense foule de la population de cette grosse ville ouvrière si manifestement étrangère à l'Eglise et à la Bonne Nouvelle dont elle est porteuse au nom de Jésus Christ pour les plus éloignés et les plus pauvres.

La question que vous soulevez n'en est pas moins réelle, mais il semble que nous devons en être responsables ensemble. Puisque vous saviez que cet enterrement allait avoir lieu à Gennevilliers, n'y aurait-il pas eu intérêt à ce

que vous, chrétien, preniez contact avec la paroisse et avec les personnes qui devaient célébrer cet enterrement pour éclairer la signification que cette célébration pourrait avoir pour tous ceux qui participeraient. Peut-être même, si vous n'aviez pas dû vous absenter, aurait-il été envisageable que vous disiez un mot comme chrétien connaissant la famille en deuil ; mais cela mérite réflexion.

Il m'intéresserait enfin de savoir comment Madame... elle-même (la fille de la défunte) a vécu ce deuil et cet enterrement car je sais le très grand souci des chrétiens de Gennevilliers d'accompagner vraiment dans l'amitié et dans la prière ceux qui connaissent une telle épreuve... ».

La visite habituelle avait été effectuée par les deux personnes qui avaient ensuite animé la cérémonie, une mère de famille et une religieuse. Toutes deux conservaient un souvenir très positif de cette recontre. La famille elle-même avait choisi les textes bibliques et c'est l'un de ses membres qui avait lu le premier texte. Le jour même de la sépulture, dans l'après-midi, ils avaient téléphoné au Centre paroissial pour exprimer leurs remerciements, à la fois sur la qualité de l'accueil et sur la façon dont ils avaient été associés à l'expression de la foi en ces circonstances pénibles... Autres sont les réactions des familles, autres celles du public qui vient aux enterrements.

Pendant la célébration, tout ce qui s'est échangé avec la famille, chez elle, la vie du défunt, celle des uns et des autres de sa parenté proche, etc., tout est bien présent. Un choix de textes est proposé au moment de la visite. Ainsi les lectures sont-elles choisies par la famille elle-même et parfois, comme ce fût le cas dans le récit qui précède, c'est un proche parent qui lit le texte. Nous cherchons de plus en plus à ce que, de diverses façons, les familles, prennent elles-mêmes en main leur propre destinée dans l'événement qu'est la mort d'un des leurs : un parent accepte de déposer les fleurs sur le cercueil, un autre allume le cierge pascal, exprime parfois une prière personnelle... Il y a sûrement beaucoup à inventer. Quant au public, il peut s'associer en utilisant un livret qui comporte chants, lectures et prières (sans oublier le texte du Notre Père, si peu connu dans sa nouvelle formulation). Disons encore que les chants sont enregistrés sur cassette.

Nous allons adresser nos condoléances, avec et comme tout le monde. La plupart du temps, nous sommes alors chaleureusement remerciés et, le plus souvent, par les personnes qui s'étaient montrées au départ les plus réticentes et auxquelles il avait fallu longuement expliquer notre démarche.

Chaque année, à l'occasion de la Toussaint, nous invitons toutes les familles endeuillées depuis la précédente Toussaint à participer à une Eucharistie. Nouveau moment de rencontre et de prière commune. Plus de la moitié était là, l'an passé, et déjà quarante pour cent l'année précédente.

Voilà donc ce que nous vivons. Ce n'est pas un modèle. Des questions demeurent, et par exemple : une sensibilisation trop faible de la communauté chrétienne et donc un soutien insuffisant de sa part ; la nécessité de bâtir plusieurs types de célébration pour mieux correspondre au vécu et témoigner plus précisément de la foi..

Disons seulement pour terminer — mais ce n'est pas une conclusion, car tout se poursuit — que notre action ne veut être ni un simple remplacement des prêtres, ni une copie conforme des façons habituelles de procéder.

Nous prenons le temps de rencontrer les familles, nous les retrouvons dans la rue, chez les commerçants... Quel prêtre a (encore) cette possibilité ? ...peut-être même ce « goût » ?

La mort nous saisit, nous-mêmes, de la même façon qu'elle saisit les familles que nous visitons : quel prêtre — ou quel célibataire — éprouve le drame que représente la mort d'une épouse — ou d'un époux, celle de son propre enfant ?

Par notre action, enfin, nous manifestons que l'annonce de la foi n'est plus du seul « pouvoir des prêtres » et nous développons l'une des manières dont se diversifie, ces années-ci, le ministère.

Un regret : que cette équipe, au service de la population de Gennevilliers et de l'Eglise sur ce terrain, n'ait pas été constituée plus tôt !

Une femme dans l'Église

Annie Jaubert

Certains lecteurs de la Lettre aux Communautés connaissent bien Annie Jaubert. Exégète, née à Bordeaux le 25 octobre 1912, agrégée de lettres (1937), professeur de lycée, détachée au Centre national de la recherche scientifique, pensionnaire de l'Institut à l'École biblique et archéologique de Jérusalem (1951-1952), chargée à la Sorbonne de cours sur les origines chrétiennes, elle publia entre autres, ces livres plus spécialement destinés au public : « Les premiers chrétiens » (Seuil, 1977) ; « Approches de l'Évangile de Jean » (Seuil, 1976) ; « Les femmes dans l'Écriture. Eclairages pour aujourd'hui » (Vie chrétienne, 1979).

La maladie l'a conduite à l'hôpital pendant plusieurs mois et, le Mercredi des Cendres, ce dernier 20 février, nombreux étaient ceux qui l'accompagnaient dans la prière et le souvenir après sa mort survenue quelques jours plus tôt. (voir p. 55)

Avant de nous quitter, Annie Jaubert avait tenu, de son lit d'hôpital, à dicter « ce qui restera comme la page la plus précieuse de son œuvre ». Voici donc son ultime témoignage du premier octobre dernier.

Comment donner un témoignage sur la foi ? Témoigne-t-on de l'air qu'on respire ? Toute parole humaine est toujours défaillante. L'âme chrétienne peut dans les pires circonstances danser de joie et de reconnaissance devant Dieu. Mais elle peut aussi être lourde de tristesse comme Jésus à Gethsémani. La foi n'est pas un état d'âme. Elle n'est pas non plus à la pointe d'un raisonnement.

L'enfant que j'étais, élevée dans un milieu catholique clos, aurait facilement cru que la foi devait se prouver pourvu que le raisonnement fût bien fait. Un aumônier - et non des moindres - me demanda, à 19 ans, de faire la liste de mes objections contre la foi. Le papier fut soigné (à 19 ans, on ne fait pas de cadeau !) : il lut le papier, l'enfourna dans un tiroir, et lorsque je demandai quelque explication, il me répondit que mes objections ne ressemblaient pas à celles des autres. Fallait-il entrer dans des casiers préfabriqués ? Je sus désormais que moi, et moi seule, pouvais répondre à mes propres questions... et peut-être poser les problèmes autrement.

Mes contacts avec les incroyants m'apprirent combien la foi est incommunicable. Les raisonnements qui me paraissaient les plus évidents coulaient comme de l'eau sur une roche lisse. Et ceci chez des esprits ouverts, sincères, amicaux.

Ma foi était un don. Elle ne fut pourtant pas sans lutte. La passivité des chrétiens, les interdits permanents qui bridait l'âme au lieu de l'épanouir, l'attitude du clergé, tout cela était autant d'obstacles. Lorsque après avoir été 9 ans professeur dans l'Université, je me mis à suivre des cours de théologie à l'Institut catholique dans les années 1946-1948, je fus stupéfaite de certains réflexes misogynes dans les milieux ecclésiastiques. Je dois dire qu'il y eut heureusement de notables exceptions ; j'ai rencontré parmi les prêtres des saints et des prophètes.

Moi qui aimait crever tous les ballons et vérifier tous les soupçons, je me suis toujours sentie en secrète connivence avec les athées et les agnostiques, qui, par droiture de cœur, refusaient certains comportements cléricaux. Oui, l'Eglise visible était pierre d'achoppement. Mais qu'était-ce que cela devant l'appel puissant qui me poussait à explorer la doctrine, scruter la Bible, comprendre plus profondément le Message ? La grâce de Dieu, le défi de Dieu étaient au-delà des misères humaines qui défiguraient le visage de l'Épouse. Dès l'âge de 15 ans, je me passionnais pour les origines chrétiennes. La question était alors pour moi : « Vrai ? ou faux ? ». Toute l'orientation de ma vie dépendait de la réponse. J'eus la chance de trouver la lumière là où

d'autres demeuraient dans l'obscurité. La question du « vrai ou du faux » fut vite dépassée. La Bible m'apparut finalement peu à peu la voie privilégiée pour parler de Dieu à l'homme contemporain.

Ce fut seulement après la guerre que je pus m'orienter définitivement vers les origines chrétiennes. J'avais pris un congé de l'Université croyant ne jamais y retourner, il fallait pourtant vivre ! L'amitié d'un Henri-Irénée MARROU, mes titres universitaires, des portes qui s'ouvraient ou se fermaient devant moi me permirent d'entrer dans le sérail. C'est à l'Université que j'ai dû de faire des études pratiquement inconcevables à l'époque, pour une femme, en milieu ecclésiastique.

C'était un peu folie que de s'orienter si tard vers de telles études (j'avais 34 ans), d'autant que je dus commencer par la patristique. A quoi une femme pouvait-elle prétendre dans des études proprement bibliques ? L'Evangile était réservé aux clercs. Et pourtant, malgré cette folie, rien ne me décourageait : ni l'étude des langues, ni celle de la littérature adjacente aux origines chrétiennes. On venait de découvrir les manuscrits de la Mer Morte et de nouveaux problèmes se posaient. Les difficultés étaient grandes. Mais, en même temps et de pair avec le travail scientifique, combien de débats pouvaient s'organiser autour de la Parole.

Comment se fait-il qu'un livre qui apparaissait à certains de mes contemporains comme un agglomérat monstrueux me ravissait précisément dans sa diversité ? Tous ces livres, écrits par des auteurs différents, dans des perspectives différentes, m'émerveillaient par leur réalisme. Ce qui apparaissait aberrant, contradictoire, disparate se fondait pour moi dans une cohérence plus profonde, qui témoignait de l'infinie variété de Dieu dans les diverses singularités de l'homme. Comme le disait Pascal, les contraintes démontraient une vérité plus haute, les scandales même, oserai-je le dire ? étaient pour moi une source de santé. C'était un peuple véritable que Dieu s'était choisi et qu'il accompagnait, un peuple en bataille avec son propre Dieu, mais le Dieu fidèle ne lâchait pas son peuple. Ce livre était un livre de liberté qui n'avait pas été expurgé par les lorgnettes du Saint-Office.

Ce témoignage multiforme de la Bible je le retrouvais dans les Evangiles. Quel bonheur que Jésus n'ait rien écrit lui-même, nous aurions été soumis et suspendus à l'esclavage de la lettre.

Le Jésus de l'Histoire était indissolublement celui de la Tradition, mais cette Tradition il la débordait de toute part. Aujourd'hui encore Jésus se découvre dans l'Ecriture avec et parmi

d'autres croyants ; aujourd'hui encore, sous la mouvance de l'Esprit éclate la permanente nouveauté de l'Evangile.

Mais nous voudrions aller plus loin. Jésus-Christ n'est pas un livre. Il se communique dans la foi, sensible ou non, au plus profond de notre être. Cette foi est don gratuit, nous ne la possédons pas. Nous sommes « confondus » au sens strict du terme, par l'action du Logos qui éclaire tout homme, du Logos qui guérit, qui scrute, qui pénètre les replis les plus profonds du cœur.

Il existe une communion dont j'ose à peine parler, car ceux qui n'en ont pas l'expérience ne peuvent la traiter que de faribole, c'est celle des hommes de bonne volonté. Il en est parmi eux qui ont connu l'échec, ils ont cru à jamais, perdu leur effort pour la justice. Or nous croyons que ceux qui ont tendu les mains vers Dieu, ou vers l'homme - mais n'est-ce pas la même chose ? - Dieu peut les rassembler dans une communion plus haute, « celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas ». Ces exclus, ces rejetés, Dieu les voit dans son Fils. « Heureux êtes-vous, le Royaume des Cieux vous appartient ».

Frère et sœur, croyant ou incroyant, tâche de découvrir en toi, au plus profond de toi-même la source mystérieuse qui donne sens à ta vie. Elle t'attend, elle te cherche. Accueille et perçois son murmure. Accepte de l'entendre et de l'écouter ; elle peut devenir en toi le jaillissement silencieux de l'Amour qui éclaire et féconde les profondeurs de ton être.

Les chrétiens lui ont donné un nom : « Nous avons reçu l'Esprit du Fils qui crie en nous : Abba, Père ». Mais si toi tu n'es pas croyant, si tu refuses les caricatures que les hommes ont projetées sur Dieu, retiens au moins ces images : le Père qui va au-devant de son fils prodigue, Jésus agenouillé aux pieds de ses disciples, le Dieu humble qui frappe à ta porte.

Il reste encore une page toute blanche à écrire : celle de notre propre mort. N'en regarde pas l'aspect hideux. Ne crains pas non plus que Dieu te demande plus que tu ne peux porter. Souviens-toi que Christ a lutté contre ce dernier ennemi qu'est la mort. Jésus s'est révolté contre la mort de Lazare, type de toutes les morts humaines. Lui-même, tout Fils qu'il était, il a gémi devant sa propre mort. Il rassemblait en lui toute la détresse humaine, mais en même temps il écrasait la mort. Son dernier cri fut un cri de triomphe. Et le Centurion confessa : « Oui, vraiment, celui-là était Fils de Dieu ! ». « O mort où est ta victoire ? ».

Homme, qui que tu sois, rejette les fausses craintes. Un Frère est toujours là dans le fond de ton cœur pour en toi implorer et prier. Laisse-le t'accueillir dans le baiser de Dieu.

1^{er} octobre 1979

ça fourmille...

Et maintenant,

On habite à la Plaine, ou à la Blancarde, aux Cinq Avenues, aux Chartreux, etc, quand on est à Marseille. Les quartiers de Paris portent aussi des noms : Maison-Blanche, la Glacière, la Goutte d'Or ... Mais, à la capitale, on parle habituellement « chiffres » : j'habite le 14^e, je travaille dans le 6^e ..., et les chiffres sont chargés de consonnances bien particulières. Avec ses ambassades et ses sièges sociaux, le Palais de Chaillot et la place de l'Etoile, ses grandes avenues et ses immeubles aux portails majestueux ..., le 16^e ne ressemble ni au quartier latin, ni à la Porte de Choisy avec ses tours de trente étages, ni à Ménilmontant aux rues populeuses ... C'est « le 16^e ».

Au moment où il fut question de découper la ville de Paris en arrondissements, plusieurs solutions se présentaient. Dans un premier projet, le principe fut retenu de partir du centre et d'aller progressivement vers la périphérie en cercles concentriques. Il s'agissait d'un découpage en forme de colimaçon se développant dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre. Dans ce projet, l'actuel 16^e se voyait attribuer le chiffre 13 aux résonances alors si populaires (on disait : « treize à la douzaine », en parlant des familles nombreuses ouvrières) que l'administration, sous la pression des habitants de l'ouest-parisien, dut élaborer un second projet : cette fois, on fit tourner le colimaçon dans le sens des aiguilles. Cette note du passé dit aussi quelque chose du présent.

Il ne faut pourtant pas se fier aux apparences. Le bon sens populaire les estime, à juste titre, trompeuses. Le maquillage peut mettre en valeur les qualités esthétiques d'un visage ; il peut aussi en dissimuler les imperfections. Les façades restaurées des hôtels particuliers du 16^e, les portails massifs, les riches vitrines des commerces, et bien d'autres apparences cachent une réalité le plus souvent méconnue : plus de la moitié de la population active de cet arrondissement est composée de concierges, employées de maison, vendeuses, livreurs, hommes toutes mains, grooms, femmes de chambre ... Il y a aussi Paulo dont la femme fait des ménages : lui, il va chaque jour travailler à Billancourt, comme tôlier. La femme de René est concierge avenue Kléber ; lui est manutentionnaire à Gennevilliers. Et tant d'autres comme eux ! Dans le 16^e, les rez-de-chaussée et les chambres sous les toits sont généralement plus peuplés que l'ensemble des étages.

C'est pas très loin de la place de l'Etoile que, le 9 décembre dernier, « la Fourmilière » fêtait son dixième anniversaire. Ce jour-là, deux cents personnes étaient venues fêter l'événement. Des hommes, des femmes ..., les enfants ; quelques prêtres et religieuses. Des peaux blanches, des peaux noires ; des Parisiens de toujours et des provinciaux ; des immigrés portugais, marocains ... Après dix ans d'existence, la Fourmilière compte, parmi ses « fourmis », des personnes originaires de trente-sept communes de banlieue, quarante-cinq départements et douze pays. Qu'est-ce qui peut bien rassembler tout ce monde ?

Depuis qu'il a été ordonné prêtre en 1942, notre ami Roger Huguet a toujours eu le souci des travailleurs ; et plus encore celui de tous ceux et toutes celles qui sont les moins connus et « reconnus ». C'est en leur nom qu'il a été envoyé dans le 16^e, il y a une quinzaine d'années. Et voilà que de multiples situations se sont présentées à lui comme autant d'échos de solitude, de détresse, de vies abîmées. Il a commencé à entrouvrir son petit appartement où sa vieille maman retenait à dîner ... une employée de maison crevant de solitude ... « Ça a un peu remplacé ma famille », dit Claire. Chaleur et amitié se sont communiquées. La porte s'est de plus en plus largement ouverte. Un accueil 24 h sur 24, voilà ce qu'est la Fourmilière, aujourd'hui, et personne ne vous demande votre carte d'identité ou ne vous oblige à faire état de vos convictions. Une seule chose compte : accueillir, faire se rencontrer.

Tandis que l'un chante « les villes de grande solitude », l'autre voudrait nous faire croire, dans son refrain, que « la solitude, ça n'existe pas » ! Sait-il donc celui-là ce que représente d'arriver seul, vraiment seul, à Paris, quand on vient tout juste de quitter un univers aux relations simples et immédiates, sa famille, ses voisins, ses amis ? Bernadette est arrivée d'un bourg rural où tous les jeunes se connaissaient et passaient ensemble leurs dimanches. Claire avait vécu, jusque-là, l'ambiance d'une famille nombreuse continuellement marquée par le coude-à-coude pour s'en sortir. Maria avait dans son sac l'adresse d'amies portugaises arrivées à Paris deux ans avant elle ... Mais comment se rencontrer quand les journées de travail, pour les unes et les autres, tournent autour de dix ou douze heures ? Josette fait 90 heures par semaine et le temps de repos qui lui est accordé se trouve en plein milieu d'après-midi. Qui pourrait-elle rencontrer à ce moment de la journée ?

Pendant six mois, Christiane a passé tous ses temps libres seule dans sa chambre mansardée. Martine est restée deux ans seule, avant de trouver des

camarades dans une équipe de jocistes. Yves se retrouve, à vingt ans, sans famille : sa mère est décédée, son père hospitalisé. Que faire les samedis et dimanches ? Les bistrots ? A la Fourmilière, il retrouve ses amis. Annie, seule à Paris, attendait un enfant et voici la naissance. A qui l'annoncer ? Avec qui parler de l'événement, à qui dire le nom choisi ? ... Il y a toujours quelqu'un au bout du fil, à la Fourmilière. Josiane est tombée malade ; il a fallu l'hospitaliser. Les places sont rares à l'hôpital. On eut vite besoin de son lit. Où aller alors qu'elle n'était pas encore capable de monter à pied les six étages qui conduisent à sa chambre, pas capable de faire ses courses ... La Fourmilière était là ..., comme elle l'a été pour Lucette mise à la porte par ses patrons sans qu'ils ne se soucient de ce qu'elle deviendrait. Au 30 rue de Chaillot, maintenant, ça fourmille !

Accueillir, redonner goût à la vie. S'apprendre mutuellement à s'en sortir ..., cela se fait de mille et une manières. Cela peut commencer par apprendre à circuler, seule, dans Paris ..., et voilà que deux ans plus tard on part, seule, en vacances. Ce peut être aussi d'apprendre à lire et à écrire ; ou se perfectionner en vue du C.A.P. alors qu'on n'a pas le certificat d'études. Les amis sont là, à la Fourmilière ; bénévoles, proches de chacune. Avec eux, c'est plus facile. Se rendre régulièrement à un cours du soir très structuré où le moniteur s'adresse à dix personnes à la fois ..., l'idée ne vient même pas à l'esprit. Le petit appartement de la rue de Chaillot est bien un lieu de respiration, un oasis dans le désert de la solitude. Il est aussi cet endroit où l'on apprend — ou ré-apprend — à croire qu'on est capable de quelque chose, à reprendre confiance en soi. « Mes patrons me disaient toujours : vous êtes une incapable ; vous ne ferez jamais rien dans la vie ». Huguette était employée de maison ; elle est maintenant travailleuse familiale.

Entrons à la Fourmilière. Dans la salle à manger, une télévision, un tourne-disques. Dans la pièce voisine, des lits escamotables (il y a aussi deux chambres au 6^e étage), une bibliothèque ... et un congélateur : tout est prévu, rien ne manquera pour accueillir les « imprévus ». Revenons à la salle à manger. Un grand panneau d'affichage occupe tout un mur. Chacun s'inscrit, suivant ses possibilités, pour assurer l'accueil du samedi et du dimanche : Patricia, Simone ... Une affiche annonce des cours de coupe et de couture. Une autre invite à des randonnées pédestres, vingt kilomètres sur les sentiers de grandes randonnées de la région parisienne : « un jour de sentier = huit jours de santé ». Plus loin, sont proposés des débats (l'alcoolisme, par exemple), un week-end en Mayenne, un voyage à Londres ... On pense aussi aux congés d'été.

L'année dernière, quelques-unes sont parties ensemble en Bulgarie ; d'autres sont allées faire du camping dans le Midi. Jacques offre à tous, pour les vacances, la petite maison qu'il vient d'acheter au bord de mer ... Tout cela, ça change la vie !

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire. « Le même réflexe de regarder autour de soi », l'entrée de quelques-unes et quelques-uns dans une vie militante, la préparation à plusieurs des célébrations, la vingtaine de couples issus de la Fourmilière qui continuent à se rencontrer de temps en temps ... En ce sens aussi, maintenant, ça fourmille ! Comment ne pas évoquer encore tout ce qu'une telle « entreprise » suppose comme attentions ..., les multiples attentions de Madame Roux ..., et comme labeurs quotidiens ! S'occuper du ravitaillement, tenir le budget, faire le ménage, la lessive et le repassage, c'est tout le travail d'une maîtresse de maison, accompli par Michèle en dehors de ses heures de ménage qui sont son gagne-pain. Sans compter les coups de fil auxquels il faut répondre ou qu'il faut donner pour maintenir le contact, prolonger une relation, reprendre une discussion.

Le jour du dixième anniversaire, les gens de la Fourmilière ne s'attendaient pas à se retrouver si nombreux. Ils ne se savaient pas si soutenus par « les anciens ». Quelques-uns craignaient même que tout ne tombe à l'eau : pourrait-on conserver l'appartement ? Et les chambres du 6^e ? Dans l'Eglise de Paris, croyait-on suffisamment à la Fourmilière ? Ces questions étaient bien présentes pendant que tous partageaient les gâteaux confectionnés par les uns et les autres, goûtaient le thé préparé par Ali et admiraient le flamenco dansé par Anita.

Tous sont repartis, le soir, avec une certitude : la Fourmilière continuerait. « Elle est une présence et un accueil, est venu dire Monseigneur Gilson. On peut toujours y sonner ... C'est une table aussi, et je l'ai appréciée plusieurs fois ... C'est une parole pour nous sortir de la solitude. C'est enfin le témoignage qu'on peut s'en sortir quand on est ensemble ». Roger Huguet, quant à lui, résume l'histoire et l'ambition de la Fourmilière à travers trois phrases de l'évangile : « Frappez, et l'on vous ouvrira. Demandez, et l'on vous donnera. Cherchez, et vous trouverez ». Il ajoute : « Tous, nous cherchons un idéal ... Pour moi, je cherche aussi Dieu ... A tous, je dis : soyez des chercheurs ». Laissons le dernier mot au Père Perrot, bien connu à la Mission de France qui lui doit tant : « En ce dixième anniversaire, il faut regarder les dix ans en avant : un anniversaire, c'est un nouveau départ ».

Les "autres Espagnols"

Michel Blondeau

En novembre dernier, Michel Blondeau, François Pichon et Bernard Turquet ont été invités par des prêtres espagnols à participer l'une de leurs sessions. Au cours de ce voyage de près de 5.000 kms, ils ont pu rencontrer la population et surtout « les autres Espagnols » (appelés ainsi par l'action catholique espagnole), c'est-à-dire les plus pauvres. Un autre nom leur est aussi donné qu'il est à peine besoin de traduire : les « Ultimos », les « derniers », foule immense des quelques deux millions de chômeurs et émigrés, trois cents cinquante mille gitans, etc. Ils ont également rencontré des laïcs, des religieuses, des prêtres, des « communautés de base » qui vivent avec ces « autres Espagnols » au nom de l'évangile. C'est donc une « autre Espagne » qu'ils ont approchée... celle dont ne parlent pas, bien sûr, les Agences de voyage... Avec eux, allons à la rencontre de nos si proches voisins, dans leur soif de vivre et leur souci de l'Évangile.

Dans le sud de la France, pour les vendanges, la récolte des fruits et légumes, cent mille Espagnols viennent travailler comme saisonniers, durant plusieurs semaines, ou plusieurs mois. Parfois, des prêtres et des religieuses les accompagnent, partageant les mêmes travaux, le même toit. A partir de cette migration, des contacts se sont noués. François s'est vite trouvé en relation avec des vendangeurs espagnols, d'abord en Charente où il se trouve, mais aussi en Gironde et dans tout le Midi viticole. De mon côté, j'étais — jusqu'à ces derniers mois — salarié d'une conserverie en Lot-et-Garonne. Là, je côtoyais, trois mois par an, plus de deux cents saisonniers venant de l'Andalousie.

En avril 1977, deux prêtres andalous et un autre de Valence étaient venus passer plusieurs jours à Fontenay. Ils avaient rencontré l'équipe centrale, plusieurs équipes de prêtres au travail. A la Pentecôte 1979, quelques prêtres espagnols avaient participé à la rencontre nationale des prêtres-ouvriers. C'est à la suite de ces liens et d'un premier compagnonnage que nous avons été invités à participer à une session de quatre jours au sud de l'Espagne, à Malaga, en Andalousie.

L'Andalousie regroupe huit des cinquante provinces, de Huelva à l'ouest à Almería à l'est, et plus au nord, Séville, Cordoue, Jaen, Grenade. Elle couvre une superficie de 90 000 km², soit un peu plus du cinquième du territoire espagnol. Elle compte plus de 6 millions d'habitants, c'est-à-dire presque le sixième de la population totale. « Nous sommes un pays de chômeurs, d'émigrants et d'analphabètes », disent les Andalous.

Depuis une vingtaine d'années, l'Espagne connaît une croissance économique importante, mais l'Andalousie n'en a pas profité. Elle s'enfonce dans la pauvreté. Sur le plan agricole, la raison principale incombe au système des LATIFUNDIA. Ainsi la majorité des terres appartiennent à de grands propriétaires qui habitent en dehors de la région (à Madrid, par exemple... ou à Londres !) : de nombreux domaines s'étendent sur plusieurs milliers d'hectares ; nous en avons vu un de 23 000 hectares ! Quant aux petits paysans, ils possèdent une petite maison — pas tous, loin de là ! — et parfois trois ou quatre hectares de mauvaise terre, avec quelques oliviers. Ils travaillent sur les grands domaines comme journaliers... quand on fait appel à eux. Du propriétaire au journalier se développe toute une cascade d'intermédiaires, fermiers, gérants, contremaîtres, chefs d'équipe...

Voici la situation d'un village de 4 000 h, LOS CORRALES, dans la province de Séville. C'est DIAMANTINO, le curé du pays qui parle :

« Les terres appartiennent aux grands seigneurs. Il y a aussi deux propriétaires qui ont chacun cinq cents hectares. Puis vingt cinq petits propriétaires dont l'ex-

ploitation est trop petite pour leur permettre de vivre ; Les autres ne possèdent que les mètres carrés de terre sous lesquels ils seront enterrés.

Nous sommes ici, mille cinq cents journaliers. Que faisons-nous ? La récolte des olives de décembre à février. Pour cela nous sommes obligés de partir à plusieurs dizaines de kilomètres de chez nous. Alors nous logeons sur place, dans des conditions misérables. En mars et avril, nous n'avons pas de travail. Après cela, la moitié d'entre nous va au pays basque pour la récolte des asperges ; environ trois cents se rendent à Majorque ou sur la Costa Brava : ils travaillent dans l'hôtellerie. Pour les autres, c'est le chômage jusqu'au temps des vendanges, en France, où nous sommes quatre cents à nous rendre.

Au cours d'une année, nous sommes donc de trois à six mois sans travail et, quand nous travaillons, notre salaire est équivalent à soixante-quinze frs par jour. Ne parlons pas des indemnités de chômage : elles sont dérisoires. Tout cela est dur à supporter. Les enfants sont plus encore atteints que nous, adultes. Il leur est très difficile d'aller à l'école car ils accompagnent souvent leurs parents, même en France, et travaillent avec eux ».

Un instituteur, qui est en même temps le maire du village, confirme ces difficultés : en raison d'une immigration quasi permanente, la moitié seulement des enfants ont une scolarité complète de 5 à 14 ans. Après cet âge, excessivement rares sont ceux qui continuent des études : un ou deux, chaque année. Le maire et son conseil ont bien d'autres soucis encore. Celui de la santé n'est pas des moindres. Qu'on en juge ! Un seul médecin pour cette commune de 4 000 h. ...et il a déjà soixante dix ans ! Pour un grand nombre de soins médicaux, il faut se rendre au chef lieu d'arrondissement : une commune de 80 000 h. où l'on trouve une seule clinique, de soixante lits seulement, deux ambulances, et un seul dentiste. Dire qu'il existe des régions plus pauvres encore en Andalousie !

Dans une telle situation, que fait notre ami Diamantino ? Il vit comme tous les autres, tour à tour chômeur dans son village ; travaillant au ramassage des olives dans les environs, quand la saison est venue et qu'il parvient à se faire embaucher ; employé comme saisonnier dans d'hôtellerie ; ou, en France, pour les vendanges. Il vit au rythme, dans les mêmes conditions et sur les mêmes chemins que ses « paroissiens ».

Quand il est au pays, sa maison est toujours pleine de monde : défilé continu de jeunes, d'adultes, d'handicapés, de militants syndicalistes, de conseillers municipaux... Diamantino ne reste pas les bras croisés dans une région où il faut s'unir pour combattre contre le chômage et la misère. Avec son appui, vient de se consti-

tuer une coopérative ouvrière, petite briqueterie, qui procure du travail à trente six personnes. C'est peu, bien sûr. Cela montre au moins que la lutte peut être payante.

Malgré une situation d'assez grande misère, le peuple Andalou reste digne et fier, courageux et solidaire. On perçoit en lui comme une violence contenue, une force révolutionnaire disponible. Cette force s'exprime bien dans les manifestations en faveur de l'autonomie, dans les occupations symboliques et pacifiques des grands domaines terriens où l'homme est particulièrement exploité ; dans l'action syndicale... La dignité de l'homme Andalou se reconnaît aussi dans sa vie quotidienne : ses vêtements sont parfaitement propres ; les maisons toujours fleuries, repeintes à la chaux chaque année, pendant la semaine sainte. La vie collective est particulièrement intense. Par la guitare et le chant, c'est tout un peuple qui s'exprime. « L'homme qui n'aime pas la musique et le chant, ce n'est plus un homme ! C'est un animal », disait une grand'mère.

Ne nous y trompons pas. Ces chants, ce flamenco... ce n'est ni romance, ni folklore. Tout y est exprimé : la souffrance, les luttes, le souvenir des militants qui connaissent la prison et parfois la mort :

*Fiers Andaloux de Jaen,
Vous les ramasseurs d'olives
Dites-moi : qui donc, mais qui donc
a fait pousser ces oliviers ?
Ils ne sont pas sortis de rien.*

*Vous y avez sué sang et eau,
du lever au coucher du soleil.
...Jaen, tiens-toi debout, courageuse,
Et ne te conduis pas comme une esclave,
au milieu de tous tes oliviers ».*

Carthagène

Carthagène est un port militaire d'importance équivalente à celle de Toulon. C'est aussi un port de commerce, point de départ vers l'exportation des produits miniers de l'arrière-pays. Nous avons reçu l'hospitalité d'un prêtre vivant dans un quartier d'une extrême pauvreté. Un millier de personnes résident dans cette sorte de cité d'urgence. Quand nous avons ouvert la porte, le matin, des enfants attendaient, en quête de nourriture ; gosses en haillons, nus-pieds, ventres ballonnés... Rachitisme, malnutrition, analphabétisme... L'une d'eux paraissait avoir une dizaine d'années. Il était incapable de dire son âge. « C'est normal, il ne vas pas à l'école », dit un autre.

Avec Juan, notre ami prêtre, nous avons parcouru ce quartier aux rues poussiéreuses (quelle boue, s'il avait plu !). Pas de bitume, ni de pavés. Des maisons étroites, serrées les unes contre les autres, remplies d'humidité. De très nombreux chômeurs, beaucoup de personnes âgées. Un couple d'une soixantaine d'années nous dit : « Nous sommes les humbles de l'Espagne ».

Juan nous fait aussi connaître un groupe d'hommes et de femmes qui viennent de constituer une « Association de voisins ». De telles associations sont autorisées par l'état ; elles peuvent présenter aux autorités locales toutes les revendications concrètes relatives à ce que nous appelons : le cadre de vie. Dieu sait, si, dans ce quartier périphérique, il y avait de quoi revendiquer ! Pas de ramassage des ordures : les immondices s'accumulaient de mois en mois, attirant rats et vermine ; un quart des logements sans eau courante ; un éclairage public quasi inexistant ; l'éloignement de tout dispositif de soins... Trente cinq pour cent d'adultes analphabètes et dix pour cent d'enfants non scolarisés, nous dit un instituteur qui, par solidarité avec tous ces pauvres, exerce à cet endroit.

Juan travaille en usine, à plein temps. Il habite au milieu de ce peuple, dans les mêmes conditions. Avec lui, nous rencontrons quelques chrétiens d'action catholique. « Ces pauvres, disent-ils, ces « ultimos », ce sont les premiers. Ainsi les aimons-nous ! Nous voulons que leur voix soit entendue dans notre Eglise, et non pas faire une deuxième Eglise. L'Eglise catholique, romaine, doit se convertir aux pauvres et les accueillir ». Ces chrétiens du quartier, Juan avec eux, et d'autres aussi, ont entrepris un effort de conscientisation. Artiste, Juan a composé et réalisé de grandes fresques sur les murs du quartier : il y dénonce l'oppression sous toutes ses formes, les salaires transformés au aumône, l'homme en esclave. L'imagination se développe, une éducation populaire se réalise...

Valence

A Valence, un peu plus de 250 km au nord, nous nous sommes trouvés dans une région bien différente. Ici, les orangers ont remplacé les oliviers... Valence est une ville d'un peu plus de sept cent mille habitants. Nous y avons rencontré des membres de « communautés de base », des religieuses et des militants syndicalistes.

Ce que nous appelons, en France, « communauté de base » et qui est une appellation au contenu assez diversifié, parfois même assez flou, s'appelle communé-

ment, en Espagne : « communautés chrétiennes populaires ». Le contour et les objectifs nous ont paru communs aux différentes communautés. Celles que nous avons rencontrées sont très enracinées sur le quartier, parties-prenantes des « Associations de voisins » et de leurs actions concrètes. Nous avons appris, par exemple, que tous les membres d'une communauté chrétienne populaire avaient participé à une manifestation organisée par l'Association de voisins de leur quartier pour protester contre le manque d'éclairage, les déficiences en matière de voirie et surtout la présence d'un immense amas de gravats et de terre sur la place du quartier. Brutalement dispersés par la police, tous ont trouvé spontanément refuge dans l'église.

Ces communautés se veulent donc très en prise avec les réalités concrètes, ouvertes à tout ce qui fait la vie des uns et des autres. Dans une ambiance fraternelle, elles se retrouvent pour partager la foi, la prière et l'Eucharistie... parfois même les finances. On y trouve des hommes et des femmes de tous âges, depuis des jeunes d'une vingtaine d'années jusqu'à des retraités ; des religieuses et des prêtres. Nous avons été frappés par la qualité de la vie spirituelle de ces groupes. Chaque semaine, le vendredi soir est réservé à la prière et à l'Eucharistie. Tous savent ainsi que, ce soir-là, ils pourront se retrouver entre amis, simplement pour partager le silence ou la célébration. Fait significatif, qui n'a pas manqué de retenir notre attention : ce sont les communautés chrétiennes populaires, les religieuses et les prêtres de toute la ville de Valence qui ont pris cette décision !

En octobre 1979, quelque temps avant notre voyage, s'était tenue la quatrième rencontre nationale de ces communautés. Mille trois cents délégués s'étaient retrouvés, venant de toute l'Espagne. A l'issue de leurs travaux, ils avaient dégagé quelques conclusions. Voici le premier point : « Avant tout, notre présence dans les organisations du peuple, partis, syndicats, associations ! C'est aujourd'hui plus nécessaire que jamais ». Prière et célébration ne sont donc pas une évasion. Rien d'étonnant qu'il y ait d'excellentes relations entre les communautés et l'action catholique ouvrière. Celle-ci en témoignait par ce communiqué : « Nous pensons que l'évangélisation du peuple et la transformation évangélique de l'Eglise réclament deux instruments complémentaires : les communautés chrétiennes populaires et les mouvements apostoliques. Nos objectifs sont les mêmes : vivre intensément notre vie ecclésiale à partir de nos solidarités avec les opprimés ; faire que l'Eglise soit très engagée et très évangélique. Notre travail est le même : vivre l'évangile, s'engager dans le processus de libération des peuples, s'atteler à l'évangélisation des opprimés et à la transformation évangélique de l'Eglise ».

Les religieuses que nous avons rencontré sont au travail et vivent en quartier. Elles sont heureuses de vivre, « bien dans leur peau », avec un brin de coquetterie

dans leur toilette civile. Chez elles aussi nous avons été les témoins d'une grande qualité spirituelle, d'une recherche d'authenticité, aussi bien dans l'expression de la foi que dans les engagements professionnels et syndicaux ; d'une énergie, d'une ténacité. Par contre, si leurs liens avec les communautés chrétiennes populaires sont clairs, il semblerait qu'ils le soient moins avec leurs congrégations. Celles-ci donnent plus l'impression de laisser-faire que de provoquer la réflexion et aider l'approfondissement.

C'est à partir des problèmes liés à la migration que nous avons pris contact avec des militants syndicaux, et très précisément à partir des saisonniers qui viennent en France pour les vendanges. Les deux grandes centrales syndicales espagnoles, les Commissions Ouvrières et l'Union Générale des Travailleurs, correspondent à peu près aux deux organisations françaises majoritaires, C.G.T. et C.F.D.T. Mais, d'un côté des Pyrénées ou de l'autre, on ne s'intéresse pas beaucoup aux saisonniers. Par contre, les militants que nous avons vu, et qui appartiennent à d'autres syndicats, minoritaires, se battent pour faire entendre la voix des saisonniers, au moins dans leur pays, et faire connaître l'injustice dont ils sont victimes. A Valence, nous avons assisté à une conférence de presse où ces syndicats ont dénoncé les conditions de travail, de salaire et de logement réservées, par les exploitants français, aux travailleurs saisonniers espagnols. Il n'y avait pas de quoi s'enorgueillir de notre nationalité !

Malaga

Et voilà le « plat de résistance » : une session de quatre jours, à Malaga, une ville de près de quatre cent mille habitants, sur la Méditerranée. A l'initiative de quelques prêtres, très insérés au milieu de leur peuple et soucieux d'une Eglise ouverte aux opprimés et aux luttes de libération, se retrouvaient trente-cinq prêtres andalous, trois religieuses, un prêtre de Valence. Les participants savaient que d'autres prêtres vivaient des perspectives semblables aux leurs, mais dans l'isolement. La rencontre avait donc plusieurs objectifs : réfléchir à la dimension missionnaire de l'Eglise et du ministère apostolique, rechercher les moyens d'une coordination à l'échelle de toute l'Andalousie.

Il n'est pas possible de retracer ici les divers itinéraires vécus par les uns et par les autres. Quelques lignes communes se dégagent tout de même. Qu'ils soient

en pleine campagne ou dans les quartiers populaires, tous sont profondément enracinés, en communion étroite avec le peuple, ses soucis, ses espoirs et ses luttes ; tous militent dans ce qu'ils appellent les « mouvements populaires » : syndicats, partis politiques, association de voisins... Tous sont en même temps chargés de paroisse. Mais la plupart se retrouvent dans une situation d'isolement et de marginalisation. L'un des participants disait : « Il y a plus de dix ans que je n'ai pas eu l'occasion de parler comme ces jours-ci... avec des frères ». Tous ont connu de sérieuses difficultés dans leur diocèse, la répression de la part de la police et des autorités civiles... et ils connaîtront sûrement encore d'autres difficultés, de nouvelles répressions !

La moitié d'entre eux travaillent manuellement : saisonniers ruraux, maçons, chauffeurs, ouvriers d'usine, mineurs... De nombreux prêtres au travail n'avaient pu participer à la rencontre en raison de leur activité professionnelle ; ils s'étaient manifestés en écrivant pour dire tout l'intérêt qu'ils portaient à une telle réalisation. L'autre moitié des participants assument des fonctions d'animateurs de mouvements, de communautés chrétiennes populaires, d'éducation chrétienne populaire, etc. Autrement dit, s'il y avait unité dans la visée, les situations concrètes se révélaient assez diverses. On imagine assez mal qu'un tel type de rassemblement (prêtres au travail, aumôniers d'action catholique, curés, ruraux, urbains) ait des chances de pouvoir se réaliser aussi aisément, en France.

Les échanges ont été directs, animés ; à certains moments passionnés. Ils sont toujours restés proches des réalités et situations concrètes. Pas de durcissement idéologique. Une ligne de fond se dessinait : nous sommes du peuple et dans le peuple, nous luttons avec lui ; nous sommes du Christ et de son Église, signes parmi les pauvres, serviteurs d'une foi possible pour tous et pas seulement pour militants.

L'unanimité était grande, très vite réalisée. Les moyens à mettre en place pour assumer liaison et continuité n'ont donc pas posé de problèmes.

Une « équipe interdiocésaine de coordination » a été constituée sans difficulté. Elle devra développer les liens, en créer de nouveaux, avec les isolés, et préparer une assemblée plus importante pour l'été qui vient. Laïcs et religieuses y auront leur place. En vue d'un plus long terme, des contacts seront pris avec des prêtres d'autres régions, y compris du Portugal. Ainsi sortira-t-on des limites d'un provincialisme.

Trois adjectifs peuvent exprimer nos impressions : nous avons été dépassés, interpellés, émerveillés... et pourtant nous avons déjà fait plusieurs séjours en Espagne. J'y étais déjà allé six fois, et François plus de vingt fois depuis une dizaine d'années.

Notre culture française, l'histoire de notre pays, son contexte social, économique et politique... tout cela nous conduit à une saisie inévitablement réductrice de l'Évangile. *Connaître un « ailleurs » amène à relativiser des points de vue qui finissent toujours plus ou moins par se durcir. Aucune recherche particulière ne peut être érigée en modèle qu'il suffirait de reproduire, mais toute expérience « ailleurs » comporte l'appel à une révision de ce que l'on vit, ici, chez soi.*

Nous avons été étonnés de rencontrer des personnes, prêtres, laïcs, religieuses, qui n'idéologisent pas. Cela est tellement différent de ce qui, malheureusement, se passe souvent en France ! Les échanges, les réflexions... tout s'exprimait dans un seul et même mouvement, à la fois chaleureux et viril.

L'effort de libération du peuple et la visée révolutionnaire nous ont paru très liés à l'évangile, au point qu'on puisse parler d'un évangile en acte, aujourd'hui, dans cette région. Rien de cela n'est étranger à la foi et à la célébration. Relation étonnante, par sa réalité et sa profondeur spirituelle ! On comprend alors que la joie et l'action de grâce soient les dominantes de toute célébration, sans aucune évocation et sans aucun « raplatissement » du Seigneur Jésus Christ. Tel était l'un des passages d'une prière qui nous rassemblait à Malaga :

*« Nous te rendons grâce, Père
Car tu nous as choisi un chemin :
celui des pauvres,
le chemin de ton Fils.
Nos terres du sud sont bénies
par ta main créatrice,
avec leurs mines de cuivre et de plomb,
leurs galeries de fer, de charbon,
nos terres inondées de soleil,
couvertes de vignes et d'oliviers,
parsemées de villages éclatant de blancheur.
Mais ces terres sont maudites.
Ici, au fond de l'Espagne,
on nous invite à chaque instant
à chanter et danser,
à battre des mains et cambrer la taille
devant la corne des taureaux,*

*à courber l'échine
devant ceux qui boivent notre vin
et prennent nos olives.
Nous te rendons grâce
car nous ne voulons
ni danser ni chanter,
ni cambrer la taille
pour amuser les exploités.
Que revienne le pain
sur la table du pauvre,
comme Jésus, ton Fils,
pain qui apaise toute faim,
pain qui donne force pour la lutte
jusqu'à ce que vienne ton Règne,
monde fraternel
où toi seul seras le Seigneur ».*

INFORMATIONS ET NOUVELLES

L'aventure de la Mission de France

Un livre du Père Augros. (1)

Nous attendions, j'attendais ce livre depuis déjà quelques temps. Il est là sur ma table. Je viens de refermer lentement ce témoignage unique ; cette méditation si concrète qui invite à faire le chemin « de l'Eglise d'hier à l'Eglise de demain ».

L'heure est venue de retrouver les sources vives de ces dix années étonnantes, de 1942 - alors « qu'autour de nous s'écroulait un monde hallucinant », comme nous le chantions à Lisieux - à 1952, au moment où le Père Augros quittait le séminaire de la Mission de France qu'il avait fondé à Lisieux, pour aller « vers de nouveaux rivages ». D'autres acteurs de ces années créatrices et fondatrices, Louis Rétif, Yvan Daniel, entre autres, apportent également leurs souvenirs. D'autres viendront. Avec le recul, on comprend mieux tout ce que l'Eglise actuelle, dans ce qu'elle a de plus vivant, et tout ce que le Concile doivent à ces pionniers.

Bien entendu ceux qui ont vécu ou sont passés à Lisieux durant ces dix années chercheront les pages qui rajeunissent leurs souvenirs (p. 42 à 104). Elles sont au cœur de ce livre, comme il est bien normal, et ils ne seront pas déçus. Que de choses précieuses y sont évoquées ! un peu trop rapidement à notre gré. L'essentiel c'est que nous y retrouvons l'animateur principal du séminaire tel qu'il était, tel que nous l'avons revu au moment de son 80^e anniversaire, dans le Carmel de Lisieux qu'il n'a cessé de retrouver périodiquement depuis son départ en 1952.

On me permettra bien, ici, un souvenir personnel. J'arrivais à Lisieux, prêtre depuis quelques mois, au cours du terrible hiver 1944-1945. Au bout de quelques jours, je vais voir le Père Augros, en lui portant un texte que je venais de composer : « Nous autres, gens de la terre... » J'avais été frappé par les lignes si belles et si denses

(1) Editions du Cerf.

de Madeleine Delbrel : « Nous autres, gens des rues ». J'étais jeune, passionné par ma découverte et je lus quelques passages, un peu ému à vrai dire, en attendant les réactions de ce supérieur que nous regardions alors avec autant de respect que d'admiration craintive. Il m'arrêta au bout d'un moment : « C'est intéressant. Eh bien, ce soir, vous me remplacerez et vous raconterez tout cela à la Communauté ». J'étais sans voix, étonné et surpris. « Ce soir ? Mais je n'ai jamais fait cela ! » - « Il faut bien commencer. Ce sera la première fois ». Et j'obéis. Tel était le Père Augros, cet éducateur-né, cet éveilléur de vocations missionnaires, ce révélateur des dons cachés en nous, afin que nous les mettions sans hésiter au service de la Mission. Son livre parle peu de ces causeries du soir qui nous transformaient progressivement. Nous étions prêts à le suivre sur les sommets spirituels où il nous entraînait. Lorsque nous repartirions à St André de l'Eure, Cerisiers, Limoges ou Lappleau, nous ne serions plus tout à fait les mêmes. Un feu nouveau s'était allumé... Mais je ne suis pas ici pour raconter mes souvenirs. Revenons au livre du Père Augros.

Je voudrais maintenant - et ceci pour tous les lecteurs, y compris ceux qui ne l'ont pas connu - souligner un certain nombre de points.

Tout d'abord, il y a les pages très denses qui racontent son enfance, sa vocation, ses travaux, ses soucis avant son envoi à Lisieux par le cardinal Suhard : 3 ans, professeur de philosophie à Orléans ; 7 ans,

enseignant le même cours à Issy-les-Moulineaux ; 6 ans comme supérieur du Grand Séminaire d'Autun. A l'image de tous les Sulpiciens, le Père Augros était d'une discrétion absolue sur son passé. C'est ainsi qu'il m'a fallu lire ce livre pour découvrir combien et à plusieurs reprises il avait été marqué par sa tâche d'aumônier de JOC et de JOCF. Il y revient dans presque chaque chapitre. Aussi on n'est pas étonné, avec le recul des ans, qu'il ait tant insisté pour nous faire saisir l'importance d'un laïcât missionnaire.

Le chapitre qui évoque la mémoire et le rôle du cardinal Suhard sera particulièrement remarqué. En cinq pages très denses, très nettes, nous retrouvons le fondateur prophétique de la Mission de France et de la Mission de Paris, cet évêque pour qui « le souci missionnaire était devenu une véritable passion qu'il tentait de communiquer à tous ceux qui travaillaient avec lui, ses vicaires généraux... et jusqu'à sa dactylo ». Il est significatif que parmi les témoignages qui accompagnent ces souvenirs, nous retrouvions justement celui du « trio » fraternel, Jacques, Gaby, Bernard, trois prêtres de la mission de Paris.

Si le passé du Père Augros était peu connu, les vingt années qui ont suivi son départ de Lisieux ne le sont guère plus. Obéissant jusqu'au scrupule à l'Eglise qui lui avait demandé de partir, je suis témoin, avec tous les autres responsables de la Mission, qu'il a été d'une discrétion plus qu'exemplaire pour n'intervenir que sur notre demande et dans des cas bien précis

(aux sessions de Migennes par exemple), et pour ne gêner en rien ceux qui lui succédaient. Après un court passage à Givors, tout son ministère eût pour cadre, dès lors, les pays musulmans d'Afrique du Nord : Souk-Ahras - avec une spectaculaire expulsion en pleine guerre algérienne - puis Alger et surtout Kairouan ; enfin Tunis. Au cœur de ces pays neufs, qui sont actuellement un des pôles d'attraction du monde de demain, le Père Augros a vécu, à l'école de Ste Thérèse de Lisieux et du Père Foucaud, cette vie d'offrande et de contemplation qui est la face invisible autant qu'indispensable de toute mission authentique.

On lira, avec un très vif intérêt, à la suite de ce grand témoignage, des évocations saisissantes. J'ai déjà cité celle des prêtres de l'ancienne équipe des Travaux Publics qui nous rappellent ceci : « la grande question, (- la rencontre de l'Évangile et du monde ouvrier -) toujours la même, posée jadis par quelques-uns, devenue l'interrogation de beaucoup ». Yvan Daniel, qui vint si souvent à Lisieux avec le Père Godin, après « France, pays de Mission », y fait écho par le titre même de son témoignage : « La question reste entière ». Georges Houdin ne dit pas autre chose : « Les souvenirs du Père Augros nous posent, à nouveau, les questions qu'ils, (les Prêtres Ouvriers) nous avaient eux-mêmes adressées ». Quant à F. Corenwinder, l'actuel secrétaire général de la Mission, il fait écho à ces fameuses causeries du P. Augros, nous faisant revivre l'Exode d'Abraham... « car il faut que la tente soit assez grande pour

abriter tous les peuples du monde... ». « La tâche, rappelle-t-il, nous dépasse de beaucoup, mais l'Esprit qui a suscité tant d'initiatives nouvelles, ne cessera d'agir pour entraîner l'Église au vent du large ».

Si je termine par où j'aurais dû logiquement commencer - la préface du père Chenu - c'est qu'en fait on peut fort bien la méditer comme la conclusion de ce livre. Il fût l'un de ceux qui marquèrent le plus notre jeunesse, en enracinant notre « aventure » dans la grande Histoire de l'Église, avec cet enthousiasme et ce dynamisme qui n'appartiennent qu'à lui. Il évoque avec bonheur le climat de Lisieux, le climat de tout ce qui se renouvelait alors dans l'Église, jusqu'aux vocables « créés en ces années. Créés, c'est à dire chargés d'une signification quasi explosive, au delà de leur banal emploi antérieur ». Et, parmi tous ces mots que la vie évangélique renouvelait, émergeait celui de **Mission**.

Il faut cependant chercher ailleurs la véritable conclusion de ce livre, dans le dernier chapitre du Père Augros, intitulé simplement : l'Église. Il est remarquable que, comme le père de Lubac, comme le père Congar et quelques autres, le fondateur de la Mission de France, qui a souffert comme eux, ait voulu clore ses souvenirs par une méditation émouvante sur l'Église, cette Église à laquelle il est « demeuré fermement attaché dans l'obéissance tout en continuant de proclamer les exigences de l'Esprit par rapport à la mission confiée aux apôtres d'aujourd'hui ». Chacun pourra à son tour, méditer en lisant les évocations

de ce chapitre : Eglise, communion dans le Christ ; Eglise création permanente de l'histoire ; Eglise, création permanente de l'Esprit, Eglise des saints... »

Avec le père Chenu ; redisons simplement en terminant : « Quelle émotion, quelle lumière à entendre le témoin des premières intuitions, des premiers tâtonnements ! » Ce témoin qui nous livre son dernier secret : « Ne pouvant plus servir l'Eglise en tel lieu... j'ai toujours trouvé ailleurs d'autres formes de service qui, sous des

apparences plus modestes, n'en étaient pas moins fécondes. Ne pouvant plus partager avec mes collègues la responsabilité d'une paroisse, je suis venu en cette maison de retraite y travailler encore à la mesure de mes capacités. Et la petite Thérèse m'encourage, me montrant à quel point, dans son carmel, surtout pendant sa longue maladie, accompagné d'une nuit de la foi très opaque, elle a réalisé son rêve d'être « missionnaire dans les cinq parties du monde ».

Jean Vinatier.

Annie Jaubert (1912-1980)

C'est le vendredi 15 février qu'Annie Jaubert nous a quittés. Le mercredi des Cendres, ceux qui se retrouvaient dans la petite église Sainte-Cécile d'Épinay formaient une assemblée bien significative. Autour de sa famille étaient réunis les représentants des auditoires les plus variés qui avaient été marqués et souvent transformés par ses livres, ses articles, son enseignement. Il y avait là des amies très proches, des membres des équipes féminines dont elle faisait partie depuis longtemps ; des protestants des équipes de recherches bibliques qui firent entendre un message émouvant ; des exégètes ; des

professeurs de la Sorbonne ; des membres de la Paroisse Universitaire ; des prêtres ; des gens de ce peuple chrétien dont elle venait de rappeler qu'il avait toujours été obligé de « se référer à ses racines et de repreciser sa foi devant des interrogations toujours nouvelles » ; il y avait des croyants et des gens qui ne partageaient pas notre foi, mais qui s'étaient toujours sentis à l'aise avec elle ; des gens qui ne l'avaient pas connue personnellement, mais avaient été remués par son œuvre. Rien n'était plus parlant que ce témoignage multiple et recueilli. Rien ne pouvait mieux faire comprendre que cette femme si discrète, si effacée

souvent, avait joué, depuis 20 ans, un rôle de premier plan dans la redécouverte de la Parole de Dieu, dans la Bible.

Du reste, nous étions là, autour de ce cercueil, pour l'écouter encore. Car, sur son lit d'hôpital, elle avait tenu à dicter ce qui restera comme la page la plus précieuse de son œuvre : cette profession de foi que chacun peut lire et méditer dans ce numéro de la Lettre aux Communautés (page 35), et qui prenait, quand nous l'écoutions à l'heure de ses obsèques, une résonnance sans pareille.

La Mission, - la Mission de France et la Mission tout court - lui doit beaucoup. Les sessions qu'elle avait animées à Pontigny, sa participation active dans les équipes féminines, de nombreux travaux avec les uns et les autres, et, juste avant sa maladie, l'engagement qu'elle avait pris de venir périodiquement dans notre petite équipe des Sablons, tout cela, elle le faisait avec une joie visible, et comme un service qu'on lui rendait.

Annie Jaubert nous a appris à scruter et à respecter la Bible. Elle « travaillait » l'Écriture avec l'ardeur d'un laboureur qui travaille son champs. Mais, quand elle livrait le fruit de son labeur, le miracle c'est

que la démarche scientifique si exigeante qui avait été la sienne, disparaissait derrière la simplicité et la clarté de son message. C'est pourquoi, apparemment sans effort elle a su avec tant de bonheur orienter ceux qui étaient dans le doute, accompagner ceux qui étaient en recherche, éclairer ceux qui étaient en chemin, fortifier ceux qui avaient la foi, respecter et accueillir ceux qui se réclamaient d'un autre idéal ou d'une autre foi.

La force de son rayonnement venait sans doute de sa double compétence d'exégète et d'historienne des origines chrétiennes. Elle venait aussi de cette discrétion souriante qui lui faisait accueillir tout ce que lui apportaient ceux qui l'entouraient de leur vie quotidienne ; car, pour cette femme de cœur et pour cette chrétienne transparente, c'était la Bible qui continuait à s'écrire aujourd'hui.

Lorsque nous l'avons accompagnée le Mercredi des Cendres, il me semblait que nous nous trouvions sur un chemin de Palestine : Annie, c'était, tout simplement une de ces femmes de l'Évangile qui accompagnaient Jésus en l'écoutant, ces femmes dont elle a si bien parlé.

Jean Vinatier.

Le Foncier Agricole en Limousin

Les évêques de Tulle et de Limoges, pasteurs de 3 départements à dominante rurale ont engagé une réflexion sur les problèmes du Foncier Agricole avec des responsables du monde rural. Ce travail a été publié dans l'Eglise en Corrèze n° 1 et l'Eglise de Limoges. La presse a donné quelques échos. Il est à remarquer que le Monde a placé cette note dans sa rubrique Economie agricole et non dans la page Religion. Nous reproduisons ici l'analyse de situation sur ce problème foncier du Limousin.

« En écrivant cela, nous ne prétendons pas que ces aspects n'existent pas ailleurs qu'en Limousin. Nous voulons signifier qu'ils sont particulièrement cruciaux pour l'avenir de l'agriculture dans notre Région. Nous ferons d'abord un certain nombre de constatations ; puis nous soulignerons quelques conséquences importantes.

Constatations

Le prix des terres est sans lien avec la valeur agronomique. En conséquence, le revenu de ces terres n'est pas en rapport avec leur prix.

C'est par le simple jeu de la loi de l'offre et de la demande que cela se produit. Très souvent, ces terres sont achetées par des agriculteurs pour s'agrandir. Elles le sont aussi parfois par des non-agriculteurs qui voient dans la terre un placement intéressant. Dans des cas précis, il y a cumul manifeste.

Quelle utilisation font de leurs terres les propriétaires non exploitants ?

Une bonne partie les loue à des fermiers. Mais, il arrive que des propriétaires laissent leurs terres en friche parce qu'ils ne veulent pas de fermiers.

Il arrive aussi - et cette pratique semble se répandre - que des propriétaires s'établissent en société de gestion, en y employant des salariés, ou que l'on confie la gestion à un régisseur. Dans ces deux cas, on supprime la possibilité de constituer des exploitations à responsabilité personnelle.

Le problème des successions dans les familles n'est pas sans difficultés car, celui qui exploite la propriété est obligé d'acheter ce qui constitue pour lui, et pour lui seul, **son instrument de travail**.

La collectivité a besoin de terres, que ce soit pour des routes, des barrages, des aérodromes ou pour des terrains à bâtir. Cela aboutit presque toujours à des spéculations. Les conditions d'expropriation sont souvent difficiles, en particulier pour le fermier qui, lui, ne perd pas sa propriété, mais **son outil de travail**.

Conséquences de ces situations :

L'incertitude sur l'avenir de l'agriculteur, surtout s'il est fermier. Pour s'installer ou pour tenir le coup, l'exploitant a dû emprunter des sommes parfois importantes. Pour amortir ces emprunts, il est entraîné à mener une vie de travail forcené. Il n'a même plus le temps de participer à la vie de la profession, à la vie de la cité, à la vie du syndicat. Sa vie de famille, ses relations, sa vie religieuse en sont souvent **fortement perturbées**.

Nous voudrions aussi souligner particulièrement un fait à cause des conséquences très graves qu'il porte en lui-même pour l'avenir de l'agriculture dans notre région : **l'installation des jeunes comme exploitants agricoles en devient extrêmement difficile**. Beaucoup sont obligés de renoncer à cette profession qu'ils désiraient exercer, en grande partie à cause du coût foncier. C'est un **risque de désertification progressive de nos campagnes** dans les années à venir, si l'on ne trouve pas les remèdes adéquats.

Éléments d'une réflexion chrétienne

Notre réflexion s'est alors portée sur les points suivants :

La terre, selon le sens que Dieu a voulu donner à la création, est fondamentalement destinée à tout le monde.

Si elle doit servir aussi aux loisirs des hommes, aux équipements collectifs et au logement de ses habitants, elle garde pour fonction première de pourvoir à la nourriture des hommes. En un temps où des centaines de millions d'hommes meurent de faim, peut-on laisser en friche ou sous-exploitées des terres qui pourraient l'être normalement si la gérance du foncier était menée d'une toute autre façon ?

Le sens chrétien de la propriété privée. L'Eglise (sans dire que c'est la seule forme de propriété qui soit légitime) reconnaît la légitimité de la propriété privée. Elle souhaite qu'elle soit accessible à tout le monde et ne devienne pas le monopole de quelques-uns. Ce droit de propriété cependant ne saurait être un droit absolu :

« Ce que je possède, je ne le possède pas pour moi seulement, je le possède aussi en quelque sorte pour les autres ». D'où la légitimité des réglementations concernant ce droit de propriété, même si cela y apporte des limitations, Il s'agit là d'une question de justice. Pour un chrétien, la propriété doit être considérée comme une « gérance » de biens confiés par Dieu.

Les lois économiques ne doivent pas être les seules à mener le monde, mais doivent être ordonnées aux **valeurs humaines et spirituelles** (vie de famille équilibrée, la culture, les relations, l'engagement dans la société, même dans les organismes qui défendent la Profession, la possibilité de vivre sa foi...) : « L'homme ne vit pas seulement de pain ». Il arrive souvent que

la possession de biens se transforme en appétit vorace et en véritable esclavage, et qu'on se laisse emporter dans un cycle infernal qui nous dépasse et nous entraîne malgré nous ».

Après avoir dénoncé certains comportements individuels et sociaux les évêques invitent tous ceux qui sont concernés à inventer des nouvelles formules. Voici les axes importants de leur préoccupation :

« Ces quelques réflexions veulent souligner combien est important pour notre région le problème du foncier. Il aboutira à une situation inextricable si on laisse les

choses aller ; il ne peut être résolu ni par de simples solutions techniques, ni uniquement par de bonnes intentions, aussi évangéliques soient-elles, mais par une action simultanée sur les structures et sur le comportement des personnes.

C'est pourquoi il veut être un appel à tous les hommes de bonne volonté et particulièrement aux chrétiens pour qu'avec courage, détermination et générosité, ils agissent partout où ils le peuvent afin qu'ainsi soit assuré l'avenir agricole de notre région et la possibilité de mener dans nos campagnes une vie sociale qui soit vraiment humaine ».

Participez à l'opération

un lecteur = un nouvel abonné

en faisant connaître

la Lettre aux Communautés

et en sollicitant un abonnement,
en abonnant vous-même un parent, un ami...

Merci pour cette aide

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

Y a-t-il un seul Tiers-Monde ?

En ce moment, 20 pays du Tiers-Monde s'industrialisent

Ils constituent un ensemble de 1 400 millions d'hommes, soit la moitié de ce qu'on appelle le Tiers-Monde.

Parmi ces pays :

Le Brésil

enfant gâté des U.S.A., point de mire de l'industrie européenne, il poursuit un développement... mais à quel prix ?

Ce pays exporte des voitures...
et le peuple y crève de faim !

Les évêques brésiliens s'engagent dans le débat :
ils critiquent sévèrement les choix économiques et la politique sociale des militaires au pouvoir depuis leur coup d'Etat de 1964.

*Vous trouverez un dossier sur ces réalités
et le texte des évêques brésiliens :
« contribution à l'élaboration d'une politique sociale »*

(bon de commande page 61) dans un

Supplément à La Lettre aux Communautés

5 frs l'exemplaire.

Bientôt un NUMÉRO SPÉCIAL

(à paraître fin mai)

Compte rendu des travaux de la

Rencontre Nationale des Equipes Associées

24 - 25 novembre 1979.

- des témoignages de laïcs, religieuses, prêtres, au travail, en paroisse...
- des recherches en carrefours : immigrants, jeunes, femmes, militants politiques, marginaux, enseignants...
- des apports sociologiques, théologiques...
- des témoignages et des réflexions d'évêques présents...

Vous avez déjà lu dans le n° 79
le témoignage d'Hubert Ruyant (page 15)
et dans le n° 80 les réflexions de Clément Pichaud
(page 19)

Si vous désirez recevoir ce numéro spécial
vous voudrez bien participer à la souscription
lancée par le bulletin ci-contre.

Un numéro : 15 F.

— tirage limité aux souscripteurs —

Note : les membres des équipes associées
reçoivent par ailleurs des indications
pour les commandes collectives.

souscription

**Numéro spécial
Rencontre Nationale
de l'Association**

Prénom et NOM _____

Adresse _____

souscrit pour recevoir le Numéro
spécial et verse

la somme de 15 F

à « Lettre aux Communautés »
(CCP PARIS 21.596.44.V.)

(date et signature)



ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à

Lettre aux communautés

Mission de France

B. P. 124

94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n°
spécimen à

M _____

M _____

de la part de M _____

signature

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M _____

adresse : _____

Ci-joint dans la même enveloppe un
mandat, chèque bancaire, chèque postal
de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44 V

Maquette : J.-M. Bertholle

Lettre aux Communautés de la Mission de France et de l'Association

Mission de France - B. P. 124 - 94121 Fontenay-sous-Bois Cedex

C.C.P. Paris 21.596.44 V - Tél. 875.05.07 - Directeur gérant : Francis Corenwinder

**Comité de rédaction : Pierre Gerbé, Albert Grimaux, Maurice Hérault,
Marcel Massard, Clément Pichaud, Jean Toussaint, Jean Vinatier.**

France et étranger : abonnement ordinaire : 50 Fr

abonnement de soutien : 70 Fr - le numéro, franco : 8 Fr

nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 3 Fr en timbres.
